

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

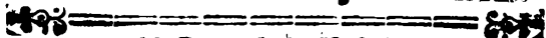
DEDIE AU ROI.

JANVIER 1758.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



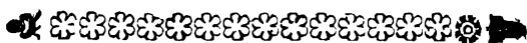
MDCLVIII





JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1758.



DISCOURS

Où l'on montre brièvement,

*Pourquoi les hommes croient, ou ne croient pas
à la Doctrine de JESUS CHRIST; & pour-
quoi Dieu a destiné aux uns des récompenses;
& aux autres des châtimens.*

DANS toutes les actions l'homme a quelque Bien pour but. Or il y a deux sortes de Bien: 1°. Ce qui est juste & conforme à la Raison, indépendamment de tout avantage qui en revienne à celui qui le fait: 2°. Ce qui procure quelque avantage à celui qui agit. Il n'y a personne en effet, qui délibérément fasse quoi que ce soit, sans se dire; ou que ce qu'il fait est juste & conforme à la Raison; ou qu'il lui procurera quelque avantage.

Il est bien vrai, que tout ce qui est juste & conforme à la Raison est avantageux à celui qui le fait ; mais ce n'est pas une chose que l'homme sache naturellement ; tout ce qu'il fait naturellement, c'est, que ce qui est juste & conforme à la Raison, bien qu'il ne fut d'aucune utilité à celui qui le fait, & que même il lui fut dommageable, il est absolument tenu à le faire ; come, d'un autre côté, l'homme desire naturellement aussi de retirer quelque avantage de ce qu'il fait, ou du moins de n'en recevoir aucun dommage.

De là vient, que quand il se présente quelque chose à faire, que l'on trouve soi même juste & conforme à la Raison, mais qui vraisemblablement attirera quelque chose de facheux, d'un côté on est poussé par la Raison à le faire ; la Raison nous portant toujours naturellement à faire ce qui est juste & conforme à ce qu'elle nous dit ; mais d'autre côté, on est aussi porté à ne le pas faire, par une suite de cet amour propre naturel, qui nous fait éviter tout ce qui nous est dommageable.

Celui donc qui dans ce combat plie sous la Raison, est vraiment digne de louange puis que pour faire ce qu'elle jugeoit convenable ; il a mieux aimé renoncer à son amour propre naturel & s'exposer à de la souffrance ; come en échange celui là est

digne de blâme, qui laisse la passion avoir le dessus ; puisque, pour la satisfaire, il s'est laissé aller à ce que lui même jugeoit ne devoir pas faire.

Mais come cet amour propre naturel qui nous porte à ce qui nous est avantageux, est très fort en nous, il arive souvent, qu'à moins que nous ne sachions, ou n'espérons, qu'en faisant ce qui est juste & conforme à la Raison, il nous en reviendra quelque avantage, nous ne le faisons pas, quoi que d'ailleurs nous souhaitassions fort de le faire ; tandis que d'autre côté nous nous laissons aller à faire ce qui n'est ni juste ni conforme à la Raison, bien que d'ailleurs cela nous déplaise, mais parce que nous en espérons quelque avantage, quant à l'honneur, l'intérêt, ou le plaisir.

Dieu aiant donc voulu nous porter à faire ce qui est juste & conforme à la Raison, afin de nous rendre participans de lui même, qui est la source de toute Justice & de toute Raison, ne s'est pas contenté d'inspirer originairement à nos ames quelque conoissance de ce qui est juste & raisonnable, & d'employer diverses voies, pour nous apprendre ce qui est vraiment tel, singulièrement la Loi qu'il dona autrefois à son Peuple par le ministère de Moïse, & sur tout JESUS-CHRIST son

Fils, qui nous a parfaitement instruit là dessus; il a bien voulu de plus, qu'outre tant de voies diverses, nous eussions, dans la Personne même de son Fils, une raison plus forte que jamais d'espérer, qu'en nous acquittant ainsi de ce qui est juste & conforme à la Raison, nous en retirerons en éfet un très grand avantage, non seulement en ce que JESUS CHRIST propose pour prix à quiconque s'en acquittera une vie éternelle & bienheureuse; mais sur tout, en ce qu'après avoir passé par une mort des plus cruelles, il est ressuscité & a été élevé à une gloire immortelle, & que lui même est donné là dessus pour gage & pour assurance à tous ceux qui dans leur obéissance s'étudieront à le prendre pour leur modèle.

Une telle récompense étant tout ce qu'il y a de plus grand & de plus désirable pour tous les homes, puis qu'ils ne desirent rien tant que la vie & la félicité; si elle nous eût été proposée d'une manière si évidente, qu'il ne restât là dessus aucun doute, qui pourroit croire qu'il se trouvat jamais d'home si ennemi de ce qui est juste & conforme à la Raison, que la vue de cette récompense ne le portât de tout son cœur à s'en acquitter?

En nous en faisant la promesse, Dieu a donc voulu subvenir à la foiblesse humaine, afin que ceux qui trouvent du plaisir dans

ce qui est juste & conforme à la Raison fussent, à l'ouïe d'une telle promesse, élevés à l'espérance que ce qu'ils feront leur procurera les plus grands avantages, & que dès là ils fussent d'autant mieux portés à le faire : Mais en même tems, il n'a pas voulu s'y prendre de façon, qu'il n'y eut aucune différence entre l'homme enclin à bien faire, & celui qui n'y est nullement porté ; mais il a voulu que cela même servit à les discerner l'un de l'autre ; puis que tandis que l'homme desirieux de bien faire, entendant parler d'une récompense pour ceux qui auront fait ce qui est juste & conforme à la Raison, ajoute aisément foi à cette bonne nouvelle, & par là se porte d'autant mieux à le faire, & manifeste en même tems son inclination au bien : D'un autre côté l'homme enclin au mal, entendant parler de cette récompense, & ne voulant pas y ajouter foi, ne fait que s'en moquer ; & par conséquent n'étant point porté par là à faire ce qui est juste & conforme à la Raison, il se manifeste pour être sans inclination à bien faire. Par là Dieu a occasion de manifester aussi & sa souveraine gloire, & sa parfaite justice, en se montrant généreux à récompenser les uns, & sévère à punir les autres.

Dieu a donc jugé à propos, entre autres

choses qui ne permettent pas à l'esprit humain d'être parfaitement sûr, que quiconque aura accompli les préceptes & la vie de JESUS-CHRIST aura pour prix la vie éternelle; Dieu, dis-je, a jugé à propos que ce JESUS, après sa Résurrection, ne fut pas vû de tout le peuple, mais seulement de quelques personnes qu'il destina à en être les témoins. Car si tout le peuple l'eût vû, il n'y auroit eû personne, si méehant eût-il été, qui aiant compris par là, que JESUS-CHRIST avoit bien dit vrai, & que les récompenses du siècle à venir étoient très certaines, ne se fut joint à lui, & n'eût eû dès là les apparences d'un home de bien. Mais voiant que cette Résurrection n'étoit attestée que par quelques temoins, & aiant dès là en quelque sorte quelque raison d'en douter, ceux qui se plaisoient dans le mal, & qui y étoient comme obstinés, n'ajoutoient pas foi à ce témoignage; ceux là seuls s'y rendoient, qui auparavant ne diferoient de changer de vie, que parce qu'ils ne voioient pas encore, coment s'affurer, qu'en vivant bien, ils se procureroient de plus grands avantages que ceux qu'il leur sembloit qu'ils retiroient en vivant mal. Des qu'ils virent donc quelques raisons d'espérance, de bon cœur, renonçant au mal, ils changèrent de vie, & se portèrent

au bien ; tandis que les autres restoient dans leurs péchés ; parce que , par le trop de plaisir qu'ils y prenoient , & pour être trop esclaves de leurs passions , il ne leur plaisoit pas de croire qu'il leur seroit avantageux de changer de vie qu'autant leur mettroit, come on dit , le salaire en mains : Et ce prétexte à l'incrédulité dans ces premiers tems du Christianisme , l'a été pareillement dans la suite , & l'est encore aujourd'hui.

Outre cela , come les choses que nous devons faire , si nous voulons suivre JESUS CHRIST , ne sont pas seulement justes & conformes à la Raison , mais que ce sont des choses angeliques & divines , qui semblent pour la plupart au dessus des forces humaines , il n'auroit pas suffi aux homes , généralement parlant , d'avoir quelque espérance des récompenses futures ; il falloit absolument , pour être inébranlable dans toutes les tentations & perseverer ainsi jusqu'à la fin , avoir là dessus quelque certitude , que Dieu dans sa bonté , voulut bien , par la vertu de son Esprit , nous donner au fond du cœur. Mais c'est là une grace qu'il n'acorde qu'à ceux qui à l'ouïe de pareilles récompenses, sentent qu'elles sont possibles , & sur cela se résolvent à renoncer au mal , & à obéir à l'Evangile , à qui ils donnent ce premier degré de foi nécessaire pour cela , & qui , come nous

P'avons dit, vient de ce que leur cœur ne répugne pas à faire ce qui est juste & conforme à la Raison. Ce n'est donc qu'à ceux-ci, & autant qu'ils persévèrent dans cette bonne résolution, que Dieu donne une pareille certitude lumineuse de ses promesses, & des biens réservés à ceux qui l'aiment, & obéissent à sa volonté, telle qu'il nous l'a manifestée par JESUS-CHRIST; une certitude suffisante pour les affermir, même dans les plus affreux combats, & les faire triompher des plus terribles difficultés que rencontrent ceux qui sont résolus de marcher jusqu'à la fin sur les traces de JESUS-CHRIST. Les autres, ceux qui, retenus par leurs péchés & leur méchanceté, sentent, à l'ouïe de la prédication de l'Évangile, qu'il seroit juste & conforme à la Raison d'obéir à cette voix, mais qui, à défaut de certitude des récompenses qu'il leur propose, ne veulent pas y obéir, ni se résoudre à changer de vie, ceux-là, dis-je, non seulement ne jouissent jamais de cette grace de Dieu, dont nous avons parlé, de ce vif sentiment de la vérité de ses bienheureuses promesses; mais de plus, en juste punition de leur lâcheté & de leur méchanceté, entre autres punitions, Dieu les prive quelque-fois de ses dons naturels, en sorte que perdant presque le sens & l'intelligence, ils deviennent semblables aux bru-

tes. Car si, come nous l'avons dit, ceux là sont dignes de blame, qui ne font pas ce qui est juste & conforme à la Raison, quand même ils croiroient qu'en le faisant il leur en reviendroit quelque dommage; combien plus n'en sont ils pas dignes, & même dignes de chatiment, s'ils ne le font pas, lors même qu'ils ont sujet de croire qu'en le faisant il leur en reviendra un avantage infini.

Puis donc que la volonté de Dieu nous a été manifestée par JESUS CHRIST, nous devons considérer, que quand même ce que nous ferions contre cette volonté, & qui par conséquent ne seroit ni juste ni conforme à la Raison, nous paroitroit pouvoir nous procurer quelque grand avantage quant à l'honneur, la fortune, ou le plaisir; & qu'au contraire, quand en faisant ce qui est juste & conforme à la Raison & à cette volonté de Dieu qui nous a été manifestée, nous trouverions qu'il pourroit nous en revenir quelque grand dommage, ignominie, perte de biens, ou grièves peines corporelles, néanmoins en vertu de ce que nous avons oui de la Résurrection de JESUS CHRIST, & de son Ascension au Ciel, où il a été rendu immortel & élevé à une souveraine puissance, nous n'avons pas peu sujet d'espérer, qu'à quiconque l'imitera, est réservé un bonheur

si grand , qu'il compensera très abondamment , & même surpassera infiniment tout le mal qu'on aura essuïé auparavant. Et il ne faut pas douter que , sur ces considérations , à moins que d'être entièrement esclave du péché , du monde , & des convoitises charnelles , l'homme ne se résolve à obéir à cette volonté de Dieu qui lui a été manifestée , & qu'il ne puisse , avec le secours de Dieu , perseverer dans son obéissance ; en sorte qu'évitant les terribles peines que Dieu infligera aux rebelles , il obtienne enfin une gloire , des richesses , & une félicité inénarrables & éternelles.





T A B L E A U

D U V R A I T H E O L O G I E N *.

LE vrai Théologien est celui , non par des Sillogismes artificieux & entortillés , mais de tout son cœur , par son air même , son regard , & sur tout par toute sa conduite , enseigne , que le Chrétien ne doit point rechercher les Richesses ; qu'il ne doit s'attacher à rien de terrestre , & que toutes ses vûes doivent être tournées vers le Ciel ; qu'il ne doit jamais rendre mal pour mal , mais bénir ceux qui le maudissent , & faire du bien à ceux qui le maltraitent ; qu'il doit aimer & favoriser tous les Gens de bien sans distinction de rang, come membres d'un même Corps ; & que quant aux-Méchans, si on ne peut pas les corriger , il faut au moins les supporter ; que pour tout Home de bien la Mort est même à desirer , puis que ce n'est pour lui qu'un passage à une bienheureuse immortalité. Tout cela , dis-je , & autres choses pareilles , quiconque animé de l'Es-

* D'ERASME : Tom. V. p. 137. *Paraclesis ad Philosophia Christiana studium.*

prit de JESUS-CHRIST, les prêche, les inculque, y exhorte, y invite, y encourage & par ses Discours, & sur tout par ses mœurs, est assurément un vrai Théologien, & un excellent Docteur, ne fut-il d'ailleurs que Bêcheur de terre, ou Tisseran. D'autres, sans être même Chrétiens, discourront, peut-être fort subtilement sur la manière dont les Anges se comuniquent entr'eux: Mais de nous porter réellement & par persuasion à nous purifier de toute souillure, pour vivre d'une manière Angelique, voila, voila, qui est d'un vrai Théologien Chrétien.

Que si là dessus quelqu'un murmure, disant, qu'il n'y a rien là que de trivial & de fort comun, toute ma réponse sera, que ce sont pourtant ces choses triviales & si communes que JESUS-CHRIST a sur tout enseignées, que ses Apôtres ont inculquées, que tant de vrais Chrétiens ont pratiquées, & dont une nuée de glorieux Martirs nous ont donné l'exemple. Oui, c'est cette Philosophie grossière, come on la nomme, qui s'est soumise les Maitres du Monde, tant de Roiaumes, de Peuples, de Nations; conquêtes dont toute la violence des Tirans ni toute la Science des Philosophes n'ont jamais pû venir à bout. Et n'est-ce pas cela même qui changeroit encore aujourd'hui la face de la Chrétienté, si les Princes le pratiquoient; si les Eclésiasti-

ques l'inculquoient come il faut dans leur Sermons & par toute leur conduite; & si dans les Ecoles & les Académies on l'inspiroit à la Jeunesse, au lieu de tant d'inutilités dont on l'amuse? Verroit on alors ainsi de toutes parts tous ces troubles, & ces Guerres perpétuelles parmi les Chrétiens? Verroit-on parmi eux cette insensée & si universelle fureur d'entasser richesses sur richesses, souvent même par des voies très illégitimes? Y verroit-on, dans le sacré come dans le profane, tous ces débats & ces disputes dont on est si étourdi de toutes parts? Enfin, seroit-il dit, come on n'a que trop sujet de le dire, que nous ne diférons des Païens & de tous les autres Infidèles, que de' Nom, & par une diversité de Cérémonies? C'est en éfet de ces trois ordres de personnes principalement, que dépend le rétablissement & même l'extension du Christianisme, je veux dire des Princes & des Magistrats; des Evêques & des Eclésiastiques; & enfin de ceux qui instruisent la Jeunesse, dans cet age où elle est susceptible de toutes les impressions qu'on lui done. Si, laissant là tout intèrret particulier, on les voïoit une bone fois s'unir & conspirer ensemble pour la Cause de JESUS-CHRIST, oh qu'on ne tarderoit pas à
voir

voir renaître ce réel & pur Christianisme, cette Philosophie divine, exprimée par le fond du cœur & par toute la conduite, & non par de vaines Cérémonies & de simples idées. O que ce seroit là, pour amener à la Foi les Ennemis du nom Chrétien, de tous autres armes que les canons & tout ce qu'il y a de plus formidable dans la guerre. Qu'on réunisse tant qu'on voudra toutes pareilles forces; rien ne sera jamais si puissant que la Vérité même.





I N D I C E S

*De maladie, ou même de mort spirituelle *.*

Souhaitez vous de savoir si vôtre Ame n'est point malade, ou si même peut-être elle n'est point morte ? Vous pouvez en juger par les mêmes simptoms, qui vous font juger du bon ou du mauvais état de vôtre corps.

Dès que l'estomac ne peut plus supporter la nourriture, vous concluez aussi-tôt que le corps est mal. Il en est de même de l'Ame. Le pain n'est pas plus un aliment pour le corps, que la Parole de Dieu ne l'est pour l'Ame. Lors donc que cette Mane céleste vous paroît insipide, amère, dégoûtante, concluez hardiment que la bouche, l'estomac de l'Ame est mal disposé.

Quand vos genoux chancelent, & que vous avez peine à vous trainer, vous concluez encore que vôtre corps n'est pas bien. Ne concluez vous pas de même à la maladie de vôtre Ame, quand elle n'éprouve que

* D'ERASME : *Enchirid. Milit. Christiani*, fol. 17. & 73.

langueur & répugnance pour tous les devoirs de la piété & de la charité; quand elle n'a pas la force de supporter la moindre injure, ou qu'elle est acablée par la perte de quelques misérables sots ?

Dès qu'on ne voit ni n'entend plus, & que le corps a perdu tout sentiment, on ne doute point qu'il ne soit mort. Vous de même quand vous avez les yeux de l'Âme tellement ténébreux, que vous ne voyez point la Vérité, pour l'Âme Lumière si évidente; quand vous n'entendez point intérieurement la Voix divine, & qu'en général vous avez perdu tout sentiment, vous figurerez vous votre Âme en vie ? Vous voyez votre Frère exposé à des indignités; votre cœur n'en est point touché; peu vous importe, pourvu que vos affaires prospèrent. D'où vient cela ? C'est que votre Âme est morte. Et pourquoi est-elle morte ? C'est que Dieu qui est sa vie n'y est pas; car par tout où Dieu est, là est la Charité; car *Dieu est Charité*. Si vous étiez un Membre vivant, comment se pourroit-il qu'aucun autre Membre souffrit, sans que vous en souffriez aussi, sans même que vous en sentissiez rien ?

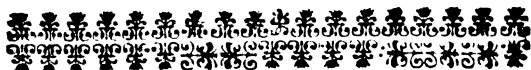
Autre indice, beaucoup plus sûr encore : Vous avez trompé quelqu'un, comis un adultère &c. Votre Âme a reçu là une blessure mortelle; & cependant loin d'en ressen-

tir de la douleur , vous vous en félicitez comme d'un gain , & vous vous jactez de votre infamie. Tenez pour certain que votre Ame est morte. Un corps le seroit s'il ne sentoit point la piquure d'une aiguille. Quoi donc , votre Ame vivroit , bien qu'insensible à de telles blessures ? Vous proferez sans nul remors des Discours impies , orgueilleux , obscènes , impudiques , calomniateurs , &c. N'allez pas croire vivante votre Ame : Un Cadavre puant git au fond de votre cœur , come en un sépulcre : Delà toute cette puanteur qui suffoque quiconque en approche. Notre Seigneur nomme les Pharisiens des *sépulcres blanchis* ; & pourquoi ? C'est qu'ils portoient par tout avec eux une Ame morte.

Tout mon bien , dites vous , je le possède à juste titre ; je le tiens d'héritage , ou je l'ai aquis légitimement : Pourquoi n'en userois-je pas à mon gré ? Le dépensasse-je même entièrement , qu'est-ce que cela fait aux autres ? Quoi ? Tel & tel , Membre de votre Corps , meurt de faim ; & vous , vous venez de dégorger les perdrix dont vous aviez surchargé votre estomac ? Un tel , votre Frère , est tout nud & gèle de froid , tandis que les vers & la teigne vous rongent des vêtemens sans nombre ? Vous venez de perdre au jeu , en une seule nuit , mille Ducats ; pendant qu'une pauvre miserable jeune Fille

de votre voisinage s'est vûe réduite, par la misère, à perdre son honneur en se prostituant. & que vous laissez ainsi périr une Ame *pour qui Jésus-Christ est mort* ? Vous entendez dans les compagnies déchirer la réputation de vôtre prochain : Vous gardez le silence, & peut être applaudissez vous même au Calomniateur : Et sur tout cela vous dites, que m'importe ? Ce sont des gens avec qui je n'ai point de liaisons. Ce sont vos Membres, vous dis-je ; & si vous n'avez point de liaisons avec eux, vous n'en avez donc point avec le Corps, ni par conséquent avec celui qui en est le Chef & la Tête. Dès là n'êtes vous pas sans vie, & vôtre Ame n'est elle pas morte ?





AUX JOURNALISTES

Sur

LA SOLITUDE.

*Fleurs , Fontaines , Oiseaux , qui dans ma Solitude
M'ofrés tant de plaisirs divers ,
Vos beautés déformais seront ma seule étude ;
Vous ferés pour moi l'Univers.*

J'Ai lû avec plaisir , *Messieurs* , le petit Essai où l'on prétend prouver , qu'il n'est pas bon que l'Home soit seul. L'Auteur donne de bones raisons de son sentiment ; mais celles qui apuient l'opinion contraire à la sienne ne sont pas mauvaises : J'en alèguerai quelques unes ; le Lecteur juge a de leur force. C'est ici une espèce de Problème , qui a diverses faces ; il convient de l'examiner de tous les côtés ; c'est le seul moien de le résoudre avec justesse.

Je conviens d'abord , avec mon Antagoniste , que la Société a ses charmes & son utilité ; mais n'a-t-elle pas aussi ses désagrémens & ses dangers ? Si l'Home étoit , tel qu'il devrait être , humain , équitable .

éclairé , son comerec auroit des douceurs fans amertume. Mais pour un Home tendre & compatissant , qui aime la justice & la vérité , il y en a dix qui font durs , infensibles aux maux du Prochain , qui ne cherchent que leurs avantages & sacrifient tout à leurs propres intèrets. Ils se font un art de tromper & de séduire , & tendant fans cesse leurs filets , ils y prennent les Gens simples , qui ne se défient point de leurs embuches , come l'Oiseleur prend des Oiseaux dans ses Lacets.

La Vérité n'est pas plus respectée dans le Monde que la bone foi. On se plaît à débiter des Fables , qui soutiennent & étendent le fanatisme & la superstition , & l'on insulte ceux qui sont assés éclairés pour refuser leur assentiment au mensonge , & qui ont le courage de se déclarer pour l'évidence. Aussi un ancien Philosophe préféreroit-il la retraite au comerec des Homes : *Je n'ai jamais songé disoit-il , à plaire au Peuple ; car ce que je fais , le Peuple ne l'approuve point , & ce que le Peuple approuve , je ne le fais pas.*

Dans la Solitude on est moins distrait , plus attentif , plus en état de creuser une matière & de l'examiner de tous côtés. On dira , que l'Home est fait pour la Société ; qu'il paroît que ses Organes sont destinés à cet usage

&

& qu'on peut puiser dans cette source des Connoissances , qu'on ne trouve guères dans la Solitude*. Mais une paisible ignorance n'est elle pas préférable aux préjugés , qu'on sème de bonne heure dans l'Âme des jeunes Gens , & qui y prennent de profondes racines? Combien d'erreurs , qu'on débite comme des Vérités incontestables , & qu'il n'est pas même permis de mettre en doute? On a publié, qu'on a trouvé dans de vastes Forêts des Persones sauvages , qui avoient la figure humaine; qu'on en a même vû se promener sur les Eaux & jusques dans le fond de la Mer. Cette Histoire a bien l'air de n'être qu'un Roman; mais lors même qu'elle auroit de la vraisemblance, ces Sauvages, dont on parle, valent peut-être mieux, que la plûpart de ceux qui travailloient à les civiliser, & qui leur inculquoient leurs Usages bizarres, leurs Maximes dangereuses & cruelles.

B 4

* Je demande à mon tour, si c'est dans le sein de la Société qu'on trouve ces sages Maximes: *Qu'il faut aimer son Bienfaiteur; Ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait* &c. On y trouve plutôt des Principes & des Exemples tout contraires, & malheureusement les fausses Maximes du Monde font des impressions presque inéfacables.

les & des Principes qui tendent à troubler leur repos & celui de la Société à laquelle on veut les associer. Le Monde est la Source des Passions, & si on les conserve dans la retraite, c'est parce qu'on l'a fréquenté.

Placés dans la Solitude une personne qui a l'usage de ses Facultés & de tous ses Sens; qui se plaît à les exercer & à méditer sur les Ouvrages de son Créateur; je lui suppose quelque Intelligence & l'art d'observer, car tout le monde ne l'a pas; quels progrès cette Personne ne fera-t-elle point dans l'étude de la Vertu & de la Vérité & dans la connoissance de la Nature? Suivons la dans ses recherches: Si elle s'égare, je prie le Lecteur de la redresser. Nous verrons, que si la Philosophie est descendue du Ciel, elle s'est arrêtée à la Campagne, craignant le tumulte des Villes * & qu'elle a préféré les Cabanes des Bergers aux Palais des Rois.

* Dans le Monde, on est plongé dans une distraction profonde, exposé à des vicissitudes continuelles & baloté par des Vents contraires. On passe successivement du mal au bien, & du bien au mal. On flote sur une Mer orageuse, dont on ne peut diriger les Vents. On se flate d'être près du Port, & une Tempête imprévue nous en éloigne tout à coup & nous expose à un funeste naufrage.

Qui suis-je ? Où suis-je ? & D'où suis-je venu ? se dira-t-on à soi même. *Qui suis-je ?* Un composé de matière organisée, qui a telle forme & telle couleur. Je vois autour de moi des Corps insensibles & muets ; & je m'aperçois, au contraire, que j'ai du sentiment & le talent de l'exprimer : Il y a donc entre ces Corps & moi quelque différence. Mais quelle est cette différence ? Cette différence consiste-t-elle dans la couleur ou dans la forme ? Essayons de donner à cette Pierre ou à cette Argile une couleur & une figure semblables à la mienne ; mais je n'aperçois en elle aucun mouvement, que celui que ma main lui imprime : Elle ne pousse aucuns sons articulés : Il ne paroît pas que cette Argile conoisse son existence, come je conois la mienne : Je suis donc au dessus de la matière, qui ne se conoit pas elle même, & quelle que soit la nature de mon intelligence, j'ai le plaisir d'en faire usage & je le dois, pour ma satisfaction & pour mon bonheur.

Mes yeux s'élèvent au dessus de la Terre & contemplent le Ciel. J'y découvre la plus magnifique décoration : Quel spectacle ! Un Soleil qui brille au dessus de ma tête, qui m'échaufe & m'éclaire par ses raïons. Quand la Nuit le couvre de ses Voiles sombres, des Astres innombrables lui succèdent. La Lune semble prendre sa place & disputer de

splendeur avec lui. Est-ce pour moi seul que tout cela est fait? Mais, qui suis-je pour mériter une si grande attention? J'ai vû la Terre ornée de Fleurs & de Fruits: Le Ciel est semé d'Etoiles, & moi je ne suis qu'un point dans l'Univers: Ces divers objets ont donc une plus noble destination, que celle de servir à mon usage ou à mes plaisirs. Moi même je sens, que je suis apellé à quelque chose de plus grand, qu'à me borner à leur contemplation. Je dois m'élever à celui qui les a faits, & auquel je dois mon existence & la faculté de le respecter & de l'aimer. Il faut que son Pouvoir soit sans bornes & sa Bonté immense, pour avoir créé cet Univers & y avoir répandu à pleines mains des Biens si précieux. Je vois partout les preuves de sa Sagesse & les traces de l'Infini.

Où suis-je? Dans ce qu'on apelle le Monde & sur une Terre, qui, sans aucune intelligence & sans changer de forme, produit une multitude de Plantes & de Fleurs, dont la structure est merveilleuse, & dont la variété des couleurs plait à la vûe, come leur odeur flate l'odorat. Châque année elle renouvelle ses dons, sans s'épuiser. Quand elle est seche & aride, elle ouvre son sein, & des pluies douces & fécondes la fertilisent. Les Animaux, qui la couvrent, trouvent chacun chez elle la nourriture qui leur convient.

malgré la diversité de leur espèce & celle des alimens qui leur sont nécessaires. Les Oiseaux semblent la remercier par leurs chants mélodieux, de l'ombre salutaire qu'elle leur prête, des fruits & des graines qu'elles font germer & croître pour leur conservation & pour leur usage. Le Soleil, placé dans un juste éloignement, l'échauffe sans la brûler. Les Ruisseaux & les Rivières l'arrosent de toutes parts, réparent ses pertes & la rafraichissent. Si des Vents impétueux les poussent contre ses bords avec trop de véhémence, il semble qu'une Main invisible repousse leurs efforts & réprime leur fureur : Du Sable suffit pour les arrêter. Dans les limites des Créatures, je découvre les monumens de la Puissance sans bornes du Créateur. Je crois voir l'Univers sortir du sein du néant; docile & soumis à la voix de son Maître, il suit constamment les Loix invariables qu'il lui a prescrites, qui y maintiennent l'ordre & l'harmonie. Mais moi, ne suis-je assujetti à aucunes règles, & *D'où suis-je venu?* J'ai trop de preuves de ma foiblesse & de ma fragilité, pour m'imaginer être éternel. D'un autre côté, mon intelligence m'apprend, que je ne suis pas l'œuvre du Hazard. Je ne me suis pas fait moi même, car pour se faire, il faut avoir été. Etant donc l'ouvrage de l'Être suprême, je suis obligé de

lui obéir, si je veux être heureux. La félicité qu'il me destine est le but de mes recherches & de mes espérances ; mais pour obtenir le bonheur, il faut remplir les vûes de ma destination & être vertueux. *Tibère*, qui ne l'étoit pas, fut malheureux & dévoré de chagrins & de remords, quoique tout pliat son pouvoir.

O douce, ô aimable Solitude ! Tu me ramènes à mon Créateur *, dont le faux & séduisant éclat des Créatures m'avoit éloigné. Tu me ramènes aussi à moi même, pour examiner & découvrir mes défauts & m'en corriger. Loin du bruit tumultueux des Passions, des traits de la Calomnie & des pièges dangereux des Flateurs, tu me fais détester l'Erreur & le Vice ; tu me fais cherir au contraire la Vérité & la Vertu. Si je jette les yeux sur la Terre, j'y découvre
les

* Il est certain, que le silence & le loisir de la Solitude nous portent à la réflexion & au Créateur. Contemple-t-on une vaste Campagne tapissée de verdure & couverte de Fleurs & de Fruits, on s'écrie, quelle magnificence & quelle bonté ! Dieu fait-il entendre le bruit majestueux du Tonerre, fait-il des Vents ses Anges, de l'Eclair & de la Foudre ses Ministres, on s'écrie, que la Puissance de Dieu est redoutable ! Les vicissitudes des Saisons sont une image de l'inconstance de la vie.

les monumens & les ruines de son antique beauté* ; mais au travers de ces mafures, j'y vois encore la Main de l'Être fage & tout puiffant, qui l'a créé. Si je rentre dans mon propre Cœur, à travers cet obscur labyrinthe, j'aperçois des principes de droiture & d'équité, des germes de Vertus, que les Passions ont empêché d'éclorre & de se développer : Ce font come les débris d'un bel Edifice, que les Vents impétueux ont renversé.

Si je porte ma vûe dans le lointain, je découvre en perspective les Homes dans toute leur petitesse, mais qui se glorifient d'une grandeur vaine & chancelante. Je vois l'opinion leur doner ses Loix & les foumettre à des usages frivoles ou à des préjugés funestes. Je vois disparoitre cette noble simplicité de Mœurs, cette aimable égalité, qui

* Dans le Monde, le Moral ressemble au Physique.. Come on marche sur les ruines de l'ancien Monde, on marche aussi sur les ruines de l'antique Innocence :

Pour tromper le Public, on use de finesse ;

On s'enrichit par des Iniquités ;

On immole souvent les Vertus aux Richesses

Et les Talens aux Dignités.

faisoient le bonheur des Mortels. Je vois la pâle Avarice & la fière Ambition les assujettir sous un joug de fer : Je vois la Guerre cruelle, le Glaive & le Feu à la main, abrèger une vie, que la Faux du Tems moissonne déjà avec tant de rapidité.

Je dis en moi même, les Hommes sont Frères ; pourquoi feroient-ils Esclaves les uns des autres ? Pourquoi se déchirent-ils entr'eux ? Ils ont tous la même origine ; le plus ou le moins de Vertus ou de Talens, met seul entr'eux quelque différence réelle. Pourquoi ceux que le Ciel a enrichi de ses Dons feroient-ils orgueilleux des Présens qu'ils en ont reçu gratuitement ? Ils devroient au contraire plaindre le sort de leurs égaux, que la Providence a partagés moins avantageusement. Celui qui a des yeux insultera-t il à l'Aveugle, qui n'en a point ? Et celui qui a des oreilles se moquera t-il de celui qui n'a pas le bonheur d'entendre les sons ?

*Le Destin, à son gré, favorable ou contraire,
Produit notre bonheur ou fait notre misère.*

O délicieuse Solitude, tu me procures un doux loisir *, qui me permet de cultiver

* Le but de tous les Hommes est le repos. *Pyrrhus*, au milieu de ses Conquêtes, soupiroit après la Paix, qu'il ne tenoit qu'à lui de se pro-

les Sciences & d'entrer dans le Sanctuaire des Muses. Tantôt je suis attentif aux Sons sublimes que *Rousseau* tire de sa Lire, & je chante avec lui ses divins Cantiques, qui remplissent mon Cœur de respect & d'amour pour le Souverain Etre. Tantôt, pour délasser mon Esprit d'une étude pénible, j'écoute les accens harmonieux de *Thalie* ou de *Melpomène*. Mon Cœur s'ouvre à la compassion & s'attendrit au récit de l'infortune des malheureux.

Quelquefois aussi l'Académie des Sciences m'ouvre ses Fastes. J'y lis des Observations & des Expériences ou utiles, ou ingénieuses. Il me semble que je tire le Rideau, qui me cachoit le Spectacle de la Nature, & que j'ai le plaisir d'être son Confident & de découvrir ses secrets.

L'illustre *Montesquieu* me développe à son tour l'Esprit des Loix, leurs divers usages, & leur utilité: Il me montre les Coutumes différentes des Nations & les fait passer en quelque sorte sous mes yeux. J'aperçois
dans

procurer. L'Avare amasse dans le dessein de jouir, & ne jouit jamais. Il n'appartient qu'au Sage de se plaire dans la Solitude, non pour y vivre dans l'oïveté, mais pour exercer son Corps & éclairer son Esprit. C'est ainsi que *Cicéron* préféreroit le Séjour de *Tusculé* à celui de *Rome*.

dans son excellent Livre des Maximes dignes d'être écrites par le Législateur du Genre-Humain. J'y vois les Loix Civiles fondées sur les Loix Naturelles. Il m'en montre la liaison, l'enchainure & l'utilité; il me fait voir, que les Loix Naturelles sont antérieures à toute Convention; que leur essence a précédé l'origine des Sociétés; que lors même qu'il n'y en auroit point, il ne seroit pas moins vrai, que la Vérité doit être préférée au Mensonge & que le Juste vaut mieux que l'Injuste. En effet, si l'Homme n'étoit pas sujet à l'erreur & aux passions, il ne seroit pas nécessaire de Loix écrites; il seroit conduit & dirigé par un Instinct plus pur & plus noble, par les Sentimens du beau, du vrai & du juste. Les Mœurs tiendroient la place des Edits & des Préceptes; les attraits du plaisir lui feroient aimer tous ses devoirs; mais l'Homme étant ce qu'il est, a besoin de règle & de frein; autrement des Coutumes & des Usages bizarres, pourroient lui faire perdre de vue les Loix de la Nature. L'Injustice & la Violence pourroient les violer impunément; l'Intérêt particulier, plus fort que l'Intérêt public, pourroit les effacer; les Passions pourroient les éluder & les lui faire oublier*: Il falloit à l'Homme une Di-

* Lorsqu'on est dans le silence de la Solitude, en

gue , qu'il ne pût ni n'osât franchir.

On me dira peut-être , *Dieu pouvoit créer l'Home plus sage & plus éclairé.* Il est vrai ; mais , s'il l'eût fait plus parfait , ce n'auroit plus été un Home , c'est à dire une Créature libre , capable de choisir entre le bien & le mal ; c'eût été une Intelligence supérieure à l'Home , un Ange : Si au contraire il eût été moins parfait , l'Home auroit été un Animal , une espèce de Monstre : Plus défectueux encore , l'Home auroit été un Démon. Dans l'Echelle immense des Etres , l'Home doit être ce qu'il est ; propre au bonheur , s'il s'en rend digne , mais pouvant aussi tomber dans la misère , s'il se dégrade lui meme , & qu'il s'éloigne de sa vocation.

C'est dans des Méditations semblables ,

C

on peut considerer l'Home tel qu'il est en lui même & dans l'état de pure nature. On remonte , pour ainsi dire , jusqu'à l'enfance du Monde ; on suit l'ordre de la Création ; on voit la Terre se peupler peu à peu & successivement , les Sociétés s'établir , tantôt par la force & tantôt par le sentiment des besoins naturels. On voit les Arts & les Sciences se développer , & les Loix , nées de la crainte de l'injustice & de la violence , servir de frein & de digue à l'une & à l'autre.

que me renfermant en moi même, & éloigné du bruit tumultueux de la Ville, je me livre quelquefois à des rêveries philosophiques :

Ainsi, sans desirer, & sans craindre la mort,
J'emploie en paix les jours, que me laisse le sort.

Quelquefois aussi, pour me délasser, je cultive les Muses : Je me plais à faire divers Tableaux des objets que je contemple & dont la variété forme des images, tantôt agréables, tantôt terribles :

Ici les Monts bornent ma vüe
Leurs Abimes profonds inspirent la terreur,
La Neige & les Frimats couvrent leur étendue,
Et de leur Somet la hauteur
Semble se perdre dans la nue.
Sur le penchant du Mont serpentent des Ruiffeaux,
Qui défaltèrent les Troupeaux,
Et réunis en de petits Canaux
Forment la Source des Rivières,
Qui tantôt de leurs bords franchissent les barrières,
Quand les Vents mutinés font écumer leurs eaux ;
Et tantôt tranquiles & fières
Coulent sous le poids des Bateaux,
Et portent dans la Mer le tribut de leurs flots.
C'est dans ces lieux chers, que dans un doux repos
Je vois depuis mon Hermitage

Des fragiles Mortels & les biens & les maux ;

Et je plains leur triste esclavage.

Je vois se succéder & le calme & l'orage ,

Et sans redouter le naufrage

Je trouve des plaisirs nouveaux

En changeant d'aspect & d'image.

Là, sont des Prés fleuris , des Vergers, des Hameaux ;

Des Bergers sur leurs Chalumeaux

Font ouïr un tendre langage.

Plus loin, sont de jeunes Ormeaux

Dont les verds & souples Rameaux

Du *Leman* ornent le rivage ;

Et qui , façonnés en Berceaux ,

Servent de retraite aux Oiseaux.

Ici , quand la naissante Aurore

Invite le Soleil à reprendre son cours ,

J'espère que le jour , qui comence d'éclorre

Sera le plus beau de mes jours.

Ha ! des douceurs de l'Espérance

Si l'Homme conoissoit le prix ,

Il n'auroit plus que du mépris .

Pour cette courte jouissance

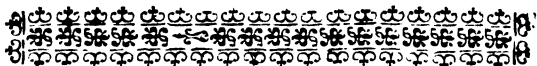
Des Biens dont son Cœur est épris.

Mon Cœur à la Vertu rend un sincère hommage ,

Ici la Vérité triomphe de l'Erreur

C'est dans ces lieux que l'Homme sage

Je uît d'un solide bonheur.



I I I L E T T R E

*Sur les précautions à prendre en faveur d'une
Famille.*

J'ENVISAGE come l'un des principaux de-
voirs d'un Home, qui se charge d'ensei-
gner, d'étudier avec une attention particu-
lière le caractère des Elèves confiés à ses soins.
C'est à quoi je m'apliquai à l'égard de mon
Fils & je n'eus pas de peine à démêler en lui
ce mélange de qualités & d'imperfections,
que nous aportons presque tous en naissant.
Il s'agissoit, par une sage direction, de cul-
tiver les unes & d'afoiblit les autres, autant
que cela seroit possible. J'avois reconu de
la vivacité, une Conception heureuse &
une Mémoire, qui ne demandoit que des
alimens. Mais en même tems, une legéreté
peu comenè & que l'enfance pouvoit seule
rendre excusable, m'empêchoit de tirer tout
le parti que j'aurois pû de dispositions aussi
heureuses. Jusques à l'âge de 5. Ans, il
m'avoit été impossible de lui apprendre à co-
noître les Lettres de l'Alphabet : C'étoit
pour lui une étude trop sèche & à laquelle il
ne pouvoit doner aucune attention. Cette

répugnance me faisoit appréhender avec raison de trouver bien des obstacles, lorsqu'il seroit question des Langues, qui par elles mêmes n'ont absolument rien d'attraiant.

J'étois assés satisfait des progrès de mon Fils dans l'Histoire. Il retenoit très bien les petits traits de la Vie des grands Homes, que je lui racontois chaque jour, & il marquoit beaucoup d'empressement, pour apprendre à cet égard quelque chose de neuf. Ce fut alors que je començai à entremêler un peu de Géographie; les détails de cette dernière Science ne lui plaisoient point autant, & il auroit été rebuté, sans la précaution dont j'ai déjà parlé, de faire dessiner les Villes & de les arranger selon leur situation: Ces différentes peintures retenoient fixé quelques momens cet Esprit volage.

Pendant 6. Mois, je continuai à l'entretenir uniquement de ses Jouets instructifs, & voiant son goût pour la peinture, je résolus d'en tirer parti pour lui apprendre à lire. Je choisis, dans les différentes Figures qu'il avoit en Mains, celles dont les noms pouvoient me servir à faire un Alphabeth complet. Je les fit peindre avec les mêmes Habits & les mêmes Atributs dont celles en bois étoient décorées, & j'y joignis en grosses Lettres les noms de chacun des Personages

qu'elles désignoient & l'Année de leur naissance. J'observai, pour plus de distinction, de mettre en rouge toutes les Voïelles. Lorsque cet ouvrage fut achevé, j'appellai mon petit & je lui fis apporter la première de ces pièces. Je lui dis de la confronter avec la peinture. Il la reconut d'abord, mais il me demanda ce que signifioient ces Caractères? Je lui répondis que c'étoit des Lettres, & que come il n'avoit jamais voulu s'apliquer à les conoitre, il seroit inutile que je les lui expliquasse. Je n'en dis pas d'avantage & je passai à un nouveau trait d'Histoire, relatif au Tableau qu'il venoit de voir.

Le lendemain, je lui fis apporter une nouvelle Figure. Mais mon cher Père, me dit-il, je serois bien aise que vous me dissiez à quoi ces Lettres servent? Je lui répondis, qu'au moïen de ces Lettres on savoit d'abord le nom de la Figure dont il s'agissoit, & que lorsqu'on les conoissoit bien, on trouvoit dans les Livres toutes les petites Histoires que je lui avois racontées & quantité d'autres encore plus jolies. Mais, ajoutai-je, come je vous aime beaucoup, & que j'ai vû que je vous faisois de la peine en voulant vous apprendre à conoitre les Lettres, je ne vous en ai plus parlé, car mon intention est de vous faire du plaisir & non pas du chagrin.

Quelques jours se passèrent sans qu'il me repallat des Lettres. Je fis venir chez moi le Fils de mon Fermier, âgé d'environ 7 ans, & je dis à mon Fils de tacher de l'amuser, en lui faisant voir ses peintures. Il les lui expliquoit l'une après l'autre; mais le petit Païsan lui aiant dit; *oui, voilà César; il est écrit*; son jeune Maître en fut piqué au vif, lui dit de se retirer & alla se cacher dans un Cabinet, où il fondoit en larmes. J'avois été témoin de la Scène, sans être aperçû. Je laissai passer quelques momens, pour doner à mon Fils le tems de se remettre; le faisant ensuite appeler, je lui demandai quelles raisons il avoit eû de chasser *Pierre* (c'étoit le nom du petit Fermier)? Cette question l'embarassa. J'ordonnai qu'on fit rentrer *Pierre* & lui demandai aussi ce qu'il avoit fait à mon Fils, pour le chagriner? Il me répondit ingénument, qu'il ne lui avoit rien fait du tout. Tous deux étoient fort tristes & se regardoient d'un air chagrin, sans cependant marquer de ressentiment. N'aimés vous pas *Pierre*, dis-je à mon Fils? J'ai crû vous faire plaisir en le faisant venir auprès de vous. Oui, mon Père, je l'aime; mais il a de vilains Habits & j'ai peur qu'il ne me salisse. Si ce n'est que cela, vous pouvés aisément y remédier; donés lui un de vos Habits, cela lui fera bien plaisir

& vous le consolerés un peu du chagrin que vous lui avés causé. Il balança un instant; cependant il lui en apporta un, qu'il lui donna d'affés bone grace. Je les laissai ensemble le reste de la journée & je voulus que *Pierre* soupa à ma Table. Après le souper, je tirai de ma poche une peinture nouvelle, que mon Fils n'avoit point encore vüe. C'étoit, si je m'en souviens bien, l'Estampe d'*Epicéte*. Son Nom étoit en tête, avec deux Lignes, qui exprimoient une Maxime de ce sage Esclave. *Pierre* à son tour devint le *Mentor* de mon Fils en lui expliquant ce Nom & ces Lettres. Cet instant donoit trop de mortification au petit Chevalier, pour que je le laissasse durer long-tems; je dissipai le nüage, qu'il avoit élevé, en mettant devant leurs yeux des Tableaux de Villes sans noms. Le petit Païsan n'y entendant rien, mon Fils pût ravoir sa supériorité.

Il faudroit conoitre le caractère de mon Fils, pour juger de l'impression que cette journée fit sur lui. Il s'éveilla de fort bone heure, se fit habiller & vint me joindre dans mon Cabinet. Je m'informai du sujet d'une visite plus matinale qu'à l'ordinaire. Il me répondit, que ne pouvant pas dormir, il avoit crü qu'il convenoit mieux de se lever, pour profiter du plaisir d'être avec moi & de mes Instructions. Je le remerciai de

son empressement & le priaï de me dire naturellement ce qui l'avoit empêché de dormir ; si peut-être il regrettoit l'Habit qu'il avoit doné à *Pierre* ? Non assurément , me dit-il avec éfufion de cœur , je lui en donerois bien d'autres encore , s'il vouloit m'apprendre à lire come lui. Je suis charmé , mon cher Fils lui dis-je alors , que vous aiés ces dispositions. Vous avés raison de ne pas regretter vôtre Habit , vous en avés encore suffisamment & le Pauvre *Pierre* en avoit besoin. Quand nous avons quelque chose de trop , nous ne pouvons mieux faire que de le doner à ceux qui en manque : Cela leur fait tant plaisir. Vous vites combien *Pierre* fut content & combien il vous témoigna d'amitié , quand vous lui lui eûtes fait ce présent. Pour la lecture , si vous voulés faire un peu d'attention , je vous en apprendrai dans peu de tems autant & plus que *Pierre* nen fait. Je veux cependant vous dire une chose , lorsque vous chassates *Pierre* , n'en aviés vous point d'autre raison que celle de son Habit. Dites moi la vérité ; vous savés que l'on ne doit jamais mentir. Je fus fâché de voir que *Pierre* savoit lire & que moi je ne le savois pas. Vous eûtes tort , mon cher Ami , de vous fâcher pour cela contre *Pierre*. Etoit-ce sa faute , si vous n'aviés pas voulu apprendre ce qu'il savoit ? Au con-

traire , vous devés l'aimer d'avantage , puisque c'est une marque qu'il est sage & qu'il a étudié ; lorsque vous saurés lire , tout le monde vous aimera mieux aussi & vous donnera plus de loüanges. Je comencerais à vous montrer , quand vous ls souhaiterés. D'abord s'il vous plait , mon cher Père , je voudrois apprendre à lire aujourd'hui.

Depuis ce jour , je n'eus pas besoin de l'exhorter à l'aplication. Dans très peu de tems il conut toutes les Lettres , qui étoient sur ses Peintures , & quoique je les eusse coupées & séparées les unes des autres , il aprit bientôt à les rassembler & à en former les Noms auxquels elles avoit d'abord servi.

Si j'écrivois à tout autre qu'à un Ami , & à un Ami indulgent , je n'aurois garde d'entrer dans ces petits détails , qui n'ont rien de fort intéressant , & qui tout au plus peuvent servir à prouver , que le grand art d'un Maître est de savoir exciter le goût d'un Ecolier & de ne lui rien faire faire à contre cœur.

Je n'eus pas autant de peine pour apprendre à écrire à mon Fils : Il avoit une disposition pour manier la Plume & le Crayon , qui me faisoit un vrai plaisir. Je lui donai de bone heure un Maître de Dessen , avec lequel il fit de rapides progrès. On ne se fait pas généralement du Dessen une idée aussi avantageuse qu'il le mérite : Il nous

sert presque à tout, & il y a très peu de situation dans la vie, où il ne contribue beaucoup, non seulement à nos plaisirs, mais même à nôtre utilité; je recomanderai tous jours de le faire apprendre aux Enfans : A quel genre de vie que leur naissance les appelle, ce sera un tems très bien employé.

Le tems étoit enfin venu de donner à mon Fils les premiers principes de la Langue Latine. J'avois très souvent réfléchi aux moiens d'abrèger & de faciliter une étude si longue & si pénible. C'étoit pour moi un sujet de douleur, de voir des Enfans consacrer 10. à 12. Ans de leur jeunesse à se mettre en état d'entendre imparfaitement *Virgile & Cicéron*, ou d'imiter plus imparfaitement encore, quelques endroits d'*Horace*. Je balançai quelquefois, malgré l'usage, s'il ne vaudroit pas mieux employer un tems si précieux à aquérir des Connoissances plus utiles & moins rebutantes. Faut-il absolument, disois-je en moi même, pour profiter des Lumières des Anciens, les puiser dans les Originaux, tandis que tant d'habiles Traducteurs nous les présentent dépouillées des ronces & des épines qui les environent ? Ne seroit-il pas ridicule, lorsqu'une Fontaine à ma portée m'offre une Eau claire & limpide, d'aller creuser la terre pour tirer cette même Eau de sa source ? Bien des raisons

d'un autre côté combattoient des idées. Je faisois moi même quelquefois l'expérience de la supériorité des Originaux sur les Traductions & de la vivacité du plaisir que les premiers nous procurent : Nombre d'Ouvrages modernes citent des passages des Auteurs , qu'il seroit désagréable de ne pas entendre : Tout ce que les Anciens ont fait n'a pas été traduit ; & enfin ne doit on compter pour rien, la facilité de se faire entendre dans une même Dialecte de tous les Savans de l'Europe ? Tout cela balancé , je détournai mes réflexions de la chose même , pour m'arrêter à la manière. Les Méthodes faites jusques alors me paroissoient surchargées de règles embarrassantes, dont une partie ne pouvoient être éclaircies aux Enfans , que par l'aplication. Je comparai ensuite le tems que l'on met à apprendre les Langues vivantes par le moien de l'Usage & je n'y trouvai aucune proportion avec celui qui s'emploie pour les Langues mortes. Je résolus donc encore ici de m'écarter de la route battue. Je fis venir un Précepteur intelligent , à l'aide duquel je formai de concert une nouvelle Grammaire extrêmement abrégée. Elle se réduisoit à un exemple des 5. Déclinaisons , & à la conjugaison de quelques Verbes. Quant aux Règles de la Syntaxe , nous convinmes, qu'elles

qu'elles devoient s'apprendre par la lecture des Auteurs *. A ce petit Abrégé de Grammaire, nous joignimes un Vocabulaire qui ne contenoit d'abord que des Mots, & ensuite des Phrases, tirées des Auteurs que l'on se propoisoit de mettre les premiers sous les yeux de l'Enfant : Cela lui servoit de Dictionnaire. Je ne dois pas oublier de dire, que j'étois extrêmement exact à assister à toutes les Leçons que mon Fils prenoit. C'est une pratique dont je ne me suis jamais départi & dont tous les Pères, auxquels leurs occupations pourront le permettre, feront toujours usage avec succès. On ne sauroit s'imaginer quelle influence a la présence d'un Père & sur le Maître & sur l'Ecolier ; l'un & l'autre sont infiniment plus attentifs à remplir leurs devoirs & le tems s'emploie utilement. D'ailleurs un Père, qui assiste aux Leçons que reçoivent ses Enfants, peut leur en faire tirer un double parti en les répétant

* L'on a fait depuis peu à Paris un Ouvrage intitulé *Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, qui a beaucoup de rapport à celle que j'ai mise en pratique : On prétend que la lecture des Auteurs est le moyen le plus sûr & le plus abrégé pour bien apprendre cette Langue.

avec eux , en l'absence des Maitres ; & ces répétitions faites à propos , par un Père intelligent , sont souvent plus fructueuses que les Leçons mêmes.

Après avoir meublé sa mémoire de bien des Mots & de Phrases Latines , je commençai à lui faire lire *Cicéron*. Après 2. Ans il entendoit assez bien la plus grande partie des Ouvrages de ce célèbre Orateur. Ce fut seulement alors que je permis qu'on lui fit faire , non des Thèmes , mais des Imitations de quelques endroits des bons Auteurs *François*. J'eus soin de les choisir de façon , qu'ils pussent lui être utiles , non seulement pour les mots , mais pour les choses. Peu à peu , il s'appropriâ les Expressions de *Cicéron* , & évita un défaut , qui n'est que trop commun par l'usage des Thèmes , savoir de parler un *Latin-Françisé*, dont peu de Savans même savent se dépouiller totalement.

A *Cicéron* , je fis succéder *Virgile* & ensuite *Horace* , qu'il parcourut avec assez de rapidité , & dans moins de 4. Ans , il sût autant de Latin qu'il lui en falloit , pour lire avec facilité tout ce qui a été écrit en cette Langue.

Jusques ici toutes les Connoissances que je tachai d'inculquer à mon Fils n'ont eû pour objet , après l'écriture , la Lecture & le Dessin , que la Géographie , l'Histoire

& la Langue latine ; c'est là en effet que je me suis borné jusques à l'âge de 11. Ans, & jusques à cet âge, je n'ai pas voulu qu'on lui donat aucune idée de Religion. C'étoit une branche que je me reservois d'aprofondir, quand sa Raison seroit un peu plus développée. Come à cet égard, ce n'est point la Mémoire qui doit agir, mais que c'est au Cœur qu'il faut parler, j'ai toujours crû que les premières Années n'étoient pas propres à recevoir des Idées si sublimes. Tout ce que j'avois eû soin de faire, c'étoit de distinguer soigneusement avec lui dans l'Histoire, les belles Actions, les Caractères vertueux, les sentimens relevés, & de les mettre dans l'oposition la plus frapante avec les crimes & les injustices. Autant que cela avoit pû se présenter, je lui avois fait voir les récompenses qui avoient été les suites de la Vertu & les Punitions qui avoient accompagné le Vice. Il s'agissoit de lui développer des motifs supérieurs encore, pour lui donner de l'admiration pour l'une & de l'aversion pour l'autre. C'est à quoi je voulus travailler : Je débutai par une Conversation des plus sérieuses, dont je vais vous rapporter le sens, aussi fidèlement qu'il me sera possible.

La suite le Mois prochain.



REFLEXIONS

*Sur les Nouvelles Académiques de Besançon,
insérées dans le Journal Helvétique du
Mois de Novembre 1757.*

IL n'y a aucun Patriote en *Franche Comté*, qui ne voie avec une satisfaction infinie s'élever une Académie à *Besançon*, qui commence à paroître avec éclat, & qui nous annonce, que nous n'en avons à espérer que les plus grands biens. Les Extraits que l'on nous donne de tems à autre des Ouvrages des Académiciens de cette Société Littéraire, nous font conoitre que l'on y travaille, que l'émulation y règne, & que chacun, selon ses talens, s'y emploie utilement; mais les extraits que nous voyons seulement, nous donnent lieu de regretter de ne pas voir les Ouvrages entiers, & sur tout de ne voir jamais paroître dans le Public, les Ouvrages qui ont mérité les Prix & qui ont été couronnés. On en fait à la vérité la lecture, dans les Assemblées de l'Académie; mais une lecture rapide est peu propre à nous instruire, & d'ailleurs les

externes n'en profitent pas. Le Président de l'Académie en fait l'éloge ; on s'en rapporteroit bien volontiers à lui ; mais le Public , dont les jugemens méritent bien aussi quelque considération , n'y entre pour rien ; son suffrage y est absolument négligé. D'ailleurs , en couronnant un Ouvrage , on y fait la critique de ceux qui ont été mis au rebut ; on la fait en public , & quelques fois avec assez peu de ménagement , & de manière même à faire souffrir l'amour propre des Auteurs , qui se trouvent souvent cachés & inconnus dans ces Assemblées. De là naît le découragement , & l'on est forcé de convenir , que ce n'est pas là un des moyens le plus propre à entretenir l'émulation , à laquelle les Sciences & les Arts doivent tous leurs progrès. Si l'on doit être sobre dans les louanges , pour ne pas donner occasion de dire , que les Académiciens n'ont d'autre occupation que de se louer mutuellement , on ne sauroit l'être trop dans la critique. Elle est bonne à huis fermés , mais non pas en public ; car quelque attention qu'ait à se cacher l'Ecrivain qui aspire au prix , il en transpire toujours quelque chose , & il n'est souvent pas inconnu. Jusqu'ici deux ou trois Curés de la Campagne ont été en possession d'obtenir les Prix. Cela leur fait beaucoup d'hon-

neur sans doute , car il paroît qu'ils ont bien fourni en leur tems leur Carrière littéraire , celui surtout qui a été Précepteur d'un de Mrs. les Académiciens , & il paroît bien que la Théologie , & le *regimen animarum* , n'ont pas pris tout leur tems ; mais l'un n'exclut pas l'autre. Les *Bossuet* , les *Fenelon* , ces prodiges de Science , ces Théologiens sublimes ont fait en leur tems en divers genres de littérature l'ornement des Académies. Quel sujet d'émulation pour vous , aimable Jeunesse , qui avés l'avantage d'habiter les Villes ; qui y avés tous les secours en abondance ; qui aimés les belles lettres ; qui est bien l'occupation la plus noble , & la plus digne des grandes Ames ; vous qui jettés tant de feu & d'esprit dans vos productions , voilà les Rivaux qu'on vous présente ; des Curés de la Campagne , pour qui seulement le sanctuaire des Muses paroît avoir été ouvert jusqu'ici. Je ne prétens pas vous doner de l'humeur contr'eux ; une émulation noble est bien différente d'une basse jalousie , qui dégrade l'Home de Lettres. Ces réflexions , faites à bonne intention , partent d'une personne , qui aime , qui honore , qui estime infiniment l'Académie , laquelle fut des mieux composée des sa naissance , qui s'intéresse à sa gloire , & que

plus d'une raison attachent à ses véritables intérêts. On doit donc les prendre en bonne part, d'autant mieux que celui qui les donne, n'a jamais écrit, & n'écrira jamais pour mériter les prix. D'ailleurs vous voyés bien que son vieux Stile, & sa façon de s'exprimer naturelle & sans art, est peu propre à ce genre d'escrime.

Au reste la rentrée de la St. Martin dernière paroît avoir été brillante. Le mérite connu du nouveau Récipiendaire en a fait un des principaux ornemens; mais nous sera-t-il permis de n'être pas tout à fait de son avis? Il nous a dit *que les Talens étoient en nous, mais qu'ils n'étoient pas à nous.* La proposition contraire ne seroit elle pas plus vraie, savoir, que les Talens sont à nous, & ne sont point en nous?

Les Talens sont à nous, s'il nous ont été donés par l'Être suprême; seulement il nous est défendu de nous en glorifier. *Quid habes quod non acceperis? Quod si acceperis quid gloriaris?* Mais ils sont d'autant mieux à nous, qu'il est naturel & ordinaire de compter entre nos avantages ceux qui nous ont été donés: Aussi ne suis je pas surpris qu'en nous présentant l'Extrait du Discours du nouveau Récipiendaire on nous ait annoncé en même tems, qu'il avoit prouvé la proposition, *que les Ta-*

lens n'étoient pas à nous par des Argumens métaphisiques. Il en faloit beaucoup en éfet, & même des plus abstraits , pour prouver que les Talens n'étoient pas à nous.

Si ces Talens font acquis , ils font encore à bien plus forte raison à nous , puisque nous en fommes redevables à nos veilles & à nos travaux : A tous égards donc les Talens font à nous.

Le Récipiendaire ajoute , que les Talens font en nous , ce qui n'a été dit ainsi fans doute , que pour faire une espèce de contraste de l'autre proposition , *que les Talens n'étoient pas à nous* ; mais au contraire il me paroît qu'il est plus vrai de dire , que les Talens ne font point en nous , puisque nous ne les avons pas , avant qu'ils nous eussent été donés , ou que nous les eussions acquis. La Raïson s'égare souvent dans ces antithèses & ces petits jeux de mots. Je trouve donc qu'il a fallu encore quelques raisonemens métaphisiques , pour prouver que *les Talens étoient en nous*.

Il y en a plusieurs , à la verité , qui naissent avec d'heureuses dispositions , *gaudeant benè nati* ; mais ces dispositions naturelles ne font rien encore ; ce sont des Talens enfouis , sans le secours de l'art ; ce sont des diamans bruts , qui ne jetcent aucun éclat. Ainsi sans l'étude & les avan-

tages que l'on retire des Sociétés littéraires & du comerce des Savans, ces Talens sont en nous, come s'ils n'y étoient pas.

Au Discours du Récipiendaire a succédé, à ce que je vois, une plainte contre nôtre Siècle, qu'il y avoit des Gens qui pensoient que les Lettres sont à l'égard de l'Esprit ce que les Romans étoient à l'égard du Cœur; ce qui feroit à peu près la même chose que de dire, que l'amour des Lettres n'est qu'un libertinage de l'Esprit; d'où l'on conclut, *qu'il ne faut pas datter de nôtre Siècle le progrès des S.iences.* J'avouë que ce paradoxe, si quelqu'un la hazardé, est révoltant; mais qui a jamais oui tenir ce langage, par quelque persone sensée? C'est assurément là du nouveau, & l'on ne croit pas qu'en *Franche Comté*, il y ait jamais eu quelqu'un qui ait entrepris de dégrader ainsi les Lettres, en se dégradant soi-même. Au contraire, jamais on ne les a cultivé & encensé, si je l'ose dire, avec plus d'ardeur & de zèle qu'on le fait aujourd'hui, sur tout depuis l'établissement de l'Académie. Mr. de *Grandfontaine* nous permettra donc de lui dire, qu'il auroit pû s'épargner de mettre sur nôtre compte, une injure de cette espèce, d'autant plus humiliante pour nous, qu'elle est ingénieusement tournée. C'est bien fait de prendre la défense des

Belles-Lettres ; c'est le devoir d'un Académicien ; mais il ne faut pas aussi se forger des Monstres pour les combattre , & il n'est pas nécessaire aussi d'en porter le culte trop loin , & de les vanter au delà de leur mérite , en dégradant les autres Sciences. Car bien loin que la Science des Belles-Lettres soit le *Tronc de l'arbre* & la *Sève qui vivifie*, je suis persuadé au contraire , que les Belles-Lettres n'en sont que les Fleurs. Que servent elles à fonder , par exemple, les profondeurs de l'Algèbre ? A la solution d'un Problème géométrique ? A la décision d'un cas de Conscience ? A la discussion d'un point de droit ? Je crois donc , que ces Sciences sont le Tronc de l'arbre , & que les Belles-Lettres n'en sont que le plus agréable Rameau. Si le Père *Hardouin* s'étoit entêté de cette imagination étrange, que les *Horaces* , les *Virgiles* , & les Ecrivains les plus distingués du Siècle d'*Auguste* , qui ont tant illustré les Lettres , étoient autant de personages supposés , & n'étoient que le fruit du travail des Moines désoccupés de *St. Denis* , on a toujours regardé cette idée come un délire de l'Esprit , & je conois parmi vous , *Messieurs* , un de vos Confrères des plus illustres , qui fut curieux d'aller faire une visite à cet agréable Fou , pour savoir par lui même si

ce Jésuite , si savant d'ailleurs , étoit bien persuadé de ce qu'il avoit écrit ; & jamais étonnement ne fut égal au sien , quand il eut reconnu que c'étoit là en effet son genre de folie ; tant il est vrai que l'Esprit de l'Homme est capable des plus honteux égaremens !

J'ai vû , il n'y a pas longtems encore , un autre Jésuite très savant d'ailleurs , c'étoit le Père **** qui par une espèce de folie aprochante de celle là , avoit entrepris de nous prouver par la Science des Médailles , où il avoit aquis quelques connoissances , que le Triumvirat de *Pompée* , *César* & *Crassus* , n'étoit qu'une Chimère , mais qu'ils avoient été autant d'Empereurs *Romains* , qui s'étoient succédés l'un a l'autre ; en démentant hardiment , ce que nous avons de mieux constaté à cet égard par les Auteurs les plus célèbres. Pour exciter sa mauvaise humeur , il suffisoit de lui parler des Triumvirs ; mais la Science des Belles-Lettres n'est pas dégradée par ces agréables rêveries ; on fait qu'elles nous ouvrent l'entrée dans les autres Sciences les plus relevées & les plus estimables ; elles adoucissent ce qu'elles ont de rude & de rebutant , en un mot elles font les Fleurs de l'Arbre , qui nous apellent & nous invitent par leur beauté & par leur parfum. Un bel Esprit , l'un d'entre vous *Messieurs*.

amateur à l'excès des Belles-Lettres, mais que sa vocation apelloit à l'Etude de la Jurisprudence, me disoit un jour agréablement, que les Livres des Jurisconsultes ne lui paroissent qu'un Désert, une vaste Solitude; mais que par ci par là, il y trouvoit quelques pas d'Homes.

Nous ne pouvons que savoir beaucoup de gré à Mr. le Président de *Courbousson*, vôtre illustre Secrétaire perpétuel, d'avoir voulu faire honneur à cette Province de *Mercurio Gatina*; mais son idée paroît destituée de tout fondement. S'il fustoit, pour prescrire l'incolat, d'avoir été pourvu de la charge de Président de *Bourgogne*, ou d'en avoir occupé les premières places, de combien de Sujets n'enrichirions nous pas nos Annales; mais nous n'en avons pas besoin: Nous avons assés de grands Homes pour nous en faire honneur, sans les emprunter d'ailleurs: Le Cardinal *Joffedy*, les deux *Granvel*, le Président *Boivin*, *

* Cet illustre Magistrat, qui joignit toujours à un grand fond de piété, & à une Science profonde du Droit, l'amour des Belles-Lettres, fut l'Auteur de ce Distique, à l'ocasion des deux Hosties miraculeuses, dont l'une est à Dijon & l'autre à Dole

Impie qui dubitas Hominemque Deumque fateri?
Se probat esse Hominem sanguine & igne Deum

le Président *Richardot*, *Grivel de Perigny*, *Antoine Brun* même, que l'on produit aujourd'hui sur la Scène, & tant d'autres, dont l'origine de *Franche Comté* n'est pas équivoque, à remonter même si l'on veut jusqu'à *Brennus*, qui étoit constamment originaire d'*Avranches* en *Bourgogne*, & non en *Helvétie*. Jamais il n'y eut de Famille du nom de *Mercurio* dans cette Province. L'on n'en trouvera aucune qui ait fait entrer cette Famille en ses preuves de Noblesse. Le nom même indique, qu'il étoit originaire d'*Italie* & ses démêlés avec la Noblesse, & le Gouverneur du País, qui le firent destituer, prouvent mieux qu'il étoit étranger, que les indices que l'on nous dit avoir, qu'il étoit un des nôtres. Nous étions *Espagnols* en 1526. qui fut l'époque de ce Traité, qui fit si peu d'honneur à l'Empereur *Charles Quint*, & cette qualité ne nous donne point droit à révéndiquer le Chancelier *Mercurio Gatinara* comme un *Comtois* d'origine, à cause du refus qu'il fit de signer ce Traité, qui fut d'ailleurs un beau trait dans sa vie. Tous les Historiens de ces tems là en font l'Eloge: *Quelque chose que promis le Roi François I. dit Mezeray, les plus sages des Espagnols, même ceux du Conseil de l'Empereur, hormis ceux qui avoient été d'avis de faire ce Traité,*

ne crurent jamais qu'il eut intention de l'accomplir, & prédirent dès lors, que leur Prince, pour tout fruit, n'en recueillerait que des reproches à l'endroit de tous les Potentats Chrétiens, & une Guerre immortelle avec la France. Aussi le Chancelier Gatinara refusa absolument de le signer, & protesta qu'il n'accepterait point de la Charge que l'Empereur lui avoit donnée, au préjudice de l'Empereur même. Après, qu'à son refus, l'Empereur eut signé le Traité, il visita le Roi à Madrid &c.

Qu'il est beau de voir un sujet se roidir contre son Maître, en une chose qu'il croit préjudiciable à son service, & risquer sa fortune & sa faveur, plutôt que de rien faire contre son devoir; mais il est encore plus beau & plus glorieux à l'Empereur même, de n'en avoir pas su mauvais gré à un Serviteur si fidèle. Intérieurement l'Empereur, qui étoit un grand Prince & très Connoisseur en vrai mérite, ne put pas ne point admirer un si beau trait, & préférer dans son estime un Sujet si affectionné, aux lâches Adulateurs de sa Cour & de son Conseil. Tel est le fruit que l'on retire de la lecture de l'Histoire, pour se conduire en conséquence dans les occasions importantes.

Mais pour revenir aux grands Hommes, dont cette Province peut se vanter à juste titre, quelle satisfaction n'aurions nous.

pas de voir une Histoire suivie des Homes célèbres, qui ont illustré la *Franche Comté*, & d'être informés des particularités de leur vie. Chacun fait le jugement qu'a porté de la Vie des Homes illustres par *Plutarque* un des beaux Esprits du Siécle passé, que si tous les livres étoient au feu, il ne s'empreseroit qu'à en retirer la vie des Homes illustres par *Plutarque*. Cela ne vaudroit il pas bien mieux, pour former les Mœurs sur de si grands Modèles, que d'aller se perdre dans l'obscurité des tems, pour savoir les anciennes bornes de la *Séquanie*; pour savoir quel étoit l'*Hercule* apellé *Ogmus* par les *Gaulois*; quelles étoient les Voies Romaines, dans le País des *Séquanois*; si c'est à titre d'hospitalité ou de conquête que les *Bourguignons* s'étoient établis dans les *Gaules*? En quoi seront nous plus sages & plus réglés dans nos Mœurs, quand nous aurons approfondi tant de questions arduës? Je respecte infiniment les lumières & la vaste Érudition de l'Auteur de votre Dictionnaire celtique, mais à quoi cela nous mène-t-il, & de quelle utilité peut être un si grand effort d'esprit? J'appelle cela fendre du bois; au lieu de l'admirer come font quelques uns, en disant que *c'est un fier Ouvrage*. Je préfère cent fois les Observations justes & judicieuses de Mr. le *Vacher*

sur l'abus des injections dans les plaies ; l'Ouvrage de Mr. *Punicelli*, sur la perfection du Commerce ; une Découverte sur l'Agriculture & la perfection des Arts utiles ; à des Dissertations immenses , que personne ne lit , & qui seroient capables d'inspirer du dégoût pour toutes les Sciences en général.

Que l'usage de la poudre à poudrer par exemple ne soit pas ancien ; que *Marguerite de Valois*, qui avoit les Cheveux très noirs , recourut à l'artifice pour en adoucir la teinte naturelle , faute d'avoir eu connoissance de l'usage de la poudre ; que l'on vit pour la première fois des Religieuses frisées & poudrées se promener dans *Paris* ; ce sont des observations curieuses , & un délasement de l'esprit qui amuse , & dont on doit savoir gré à Mr. le Professeur *Bullet* ; mais en assignant l'époque de cet usage ridicule , on n'a pas eû sans doute l'intention de l'excuser. Je lui dirai a cete occasion , ce qu'un de mes Amis a vû dans un Bal de l'Opera , du tems de la Régence. Deux Masques y entrèrent en Robes de Palais avec des Perruques in folio , si prodigieusement chargées de poudre , qu'elles en étoient blanches come neige. D'abord ces Masques se promenèrent gravement l'un a côté de l'autre , & attirèrent l'attention de tout le spectacle. Insensiblement il y

eût foule autour d'eux , & chèque fois qu'ils vouloient s'en débarasser , pour avoir leur promenade libre , ils n'avoient qu'à secouer tant soit peu la tête , un nuage de poussière s'élevoit aussi tot , qui étoit suffoquant & ôtoit la respiration. Alors succédoient les éclats de rire , & les bâtemens de mains , parce que l'on comprit d'abord , que cette Mascarade n'avoit été imaginée , que pour se moquer des Perruques de cette taille monstrueuse , come on les portoit au tems de Louis XIV. & de l'usage de la poudre, pris aussi immoderément qu'on le fait encore aujourd'hui , *ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res.* Kolben en l'Histoire de ses Voiages Vol. I. p. 190. & suivantes, dit , que les *Hotentots* ont trouvé l'art de faire sécher & pulveriser une Herbe nommée *Spirea* , qui leur fournit une poudre d'or , dont ils parent leur tête ; mais que les Femmes joignent un autre charme , ou un autre épouvantail à leur diformité naturelle , c'est de se peindre le visage & les cheveux avec de la chaux rouge ou du cinabre , qui se trouve dans le Pais ; que le principal article de la parure des *Hotentots* , dont les Homes , les Femmes & les Enfants sont également idolatres , c'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse

de Mouton , mêlée avec de la suie, de sorte que qui ne voit un Hotentot le sent de fort loin. Nous avons horreur d'une Nation si mal propre , & cependant nos yeux sont accoutumés à voir des têtes chargées de graisse, de pomades puantes , de suif même, pour mieux y retenir une si prodigieuse quantité de cette poudre blanche, qu'il n'y a plus moyen de distinguer les blonds des bruns. Et quant à l'usage de se peindre le visage en rouge, chacun fait qu'il est porté aujourd'hui à cet excès, que presque toutes nos Femmes se ressemblent. On pouroit bien dire aussi de la plus part de nos petits Maîtres, come des Hotentots, que qui ne les voit, les sent de fort loin.

La première fois que l'on vit à *Pecquin* deux *François* avec des Perruques , come on les portoit au Siècle passé, chargées immentement de poudre blanche, ces Peuples qui n'avoient aucune idee d'une parure si bizarre, s'imaginèrent que c'étoit une espèce d'Hommes différente de la leur. Ils acueillirent ces Etrangers de si grandes huées, qu'ils se hatèrent de se dépouiller d'un ornement si ridicule.

La Dissertation de Mr. l'Abbé *Talbert* sur les Langues grecque, latine & françoise, dont nous n'avons qu'un extrait dans nos Journaux, a excité vivement la curiosité des

Savans. Ah le beau sujet ! Mais ce qui fait désirer d'avantage de voir la Dissertation entière, au lieu d'un Extrait, c'est le mérite connu de cet Académicien, qui semble réunir tous les Talens. Le peu que nous avons vû de lui jusqu'à présent, nous a doné la plus haute idée de son mérite & de son savoir. Nous convenons avec lui, que ce seroit se faire une dangereuse illusion de nég'liger l'étude de l'Antiquité & des Langues savantes, sous prétexte que la Langue Françoisé nous suffit. Si on a comparé le Siécle de *Louis XIV.* au Siécle d'*Auguste*, on est convenu en même tems, que les Auteurs les plus célèbres de ce Siécle si éclairé, avoient emprunté des anciens toutes les beautés dont ils avoient enrichi leurs Ouvrages. L'Art poetique de *Despréaux* qu'est il autre chose, à proprement parler, qu'ue belle Traduction de celui d'*Horace* ? Un curieux a remarqué, qu'en tous les Ouvrages de cet illustre Auteur, il n'y avoit trouvé qu'ue seule pensée, qui fut à lui, qui est celle ci dans son Epitre au Roi :

Boileau, qui dans ses Vers plein de sincérité
Jadis à tout son Siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blamer son étude & sa gloire,
A pourtant de *Louis* parlé come l'Histoire.

Si jamais Mr. l'Abé *Talbert* nous fait part de ses Réflexions sur le génie des trois Langues & s'il nous en fait remarquer la différence pour le tour des Pensées, l'énergie, l'inversion & l'harmonie, nous ne doutons point, qu'à l'exemple du Commentateur de *Longin*, il ne les accompagne & ne les enrichisse de plusieurs beaux traits. Mais ceux qu'il voudra bien tirer de la Langue grèque, trouveront dans cette Province peu Gens capables d'en juger. Pour moi, qui n'en fais pas un mot, mais qui ai fait mes délices de la Langue Latine, je me fais fête d'avance des Comparaisons de cette Langue avec la nôtre. J'en ai fait quelques unes souvent pour mon instruction particulière. J'écris ceci au courant de la Plume, c'est pourquoi, sans me donner la peine de recourir à mes Livres, c'est *Juvenal*, si je ne me trompe, qui dit en quelque endroit :

Venienti occurrite Morbo;
Sero medicina paratur.

Je ne me ressouviens pas en ce moment du Nom de son Traducteur qui a dit :

Dans sa livide peau l'Hidropique enfermé,
Implore envain *Purgon*, quand le mal est formé;

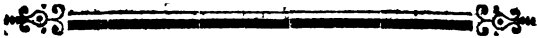
Il faut dans sa naissance appliquer le remède :
 Envain *Helvetius* vous offrirait son aide,
 Quoique vous promettiez, s'il ne vient assez tôt,
 Il voit contre un vieux mal la Racine en défaut.

Que de paroles, me dirés vous, pour exprimer une pensée rendue en Latin par quatre mots; ce n'est point qu'on n'ait pas pu la rendre en aussi peu de mots, mais on n'a pas regret d'employer une Phrase alongée, quand elle est en bons termes. *Perse*, par exemple a dit :

Nec Fonte labra prolui *Caballino*,
 Nec in bicipiti somniaffe *Parnaffo*
 Memini, ut sic repentè Poëta prodirem.

Voulés vous moins de mots & la pensée bien rendue, c'est, si je ne me trompe encore, le langage de *Mr. de la Mothe* que j'emprunte :

Je n'ai point bû dans l'*Hipocrène* ;
 Je n'ai point someillé dans le sacré Valon
 Pour sentir tout à coup alumer dans ma Veine
 Le beau feu qui nous rend Favoris d'*Apollon*.



S U I T E

Des Réflexions détachées sur le Luxe.

IL n'y a point de Vertus sans liberté , & celle-ci ne peut subsister sans l'égalité de Conditions. De l'égalité naissent presque toutes les Vertus ; la Tempérance, l'amour du travail, le Patriotisme ; mais des Ames corrompues par les frivolités que le Luxe engendre ne peuvent que s'avilir sans cesse.

Moins nous avons de Passions générales , dit l'Auteur de l'Esprit des Loix , plus nous nous abandonnons aux particulières. C'est en rapportant toutes les Volontés particulières aux Maximes de la Volonté générale, c'est en engloutissant tous les mouvemens particuliers dans la Passion du bien public, que le Législateur de Sparte créa ce Peuple fameux , que nous ridiculisons au lieu d'admirer : Car à un Home , dit le même Auteur , qui est sobre , frugal , vertueux , il ne reste rien à desirer que le bien public. Mais pour nous c'est le dernier objet de nos idées : Toute l'Education de nos Enfans tend à je ne fais quelle gloire individuelle , quel honneur personel. Voilà le Luxe, il retire l'Home dans lui même ; il lui apprend

apprend à être grand autrement que par sa Vertu : De là tous ces Vices des petites Ames , ce gout pour l'extérieur *qui se compose d'autant plus que l'interieur se corrompt.*

Qu'arrive-t-il ? Ces Passions que le Créateur a données pour apui de la Raison ; ces Passions , qui réunies dans l'amour de la Patrie , de l'Humanité , pour une seule vie nous donnent un milion de vies , dans tous les êtres sensibles ; ces Passions , qui sagement dirigées , s'enflamment & s'épurent par leur activité ; ces Passions ne font pour nous que des moiens d'avilissement , nous les brisons sans cesse en une multitude d'objets futiles , & nous abusons de leur force , pour courir plus vigoureusement à nôtre misère & à nôtre honte.

Je regarde l'Univers come une vaste République , dont tous les Peuples sont Membres , & j'aplique ici le raisonnement de Mr. de Montesquieu à l'égard d'une République particulière : *On doit craindre , dit-il , dans un tel Etat , les grandes Fortunes , elles font perdre l'Esprit de Citoien : Les Intèrets se particularisent : On ne pense plus que pour soi.* Tant que les Homes ont été à peu près égaux en Richesses , n'étant les Rois que de leurs Troupeaux , vivants dans les Campagnes , il y avoit peu de malheurs. Cela est naturel , sans qu'il soit besoin d'adopter

les fictions de l'âge d'or. L'Agriculture, la Chasse, la Pêche, les Troupeaux font les vraies richesses de l'Homme; ces sortes de Biens, come remarque l'*Esprit des Loix*, font comuns, peu propres à être rassemblés en assés grand nombre, pour oprimer la liberté des Peuples, en les plongeant dans la misère. A présent même, on remarque que les Peuples les plus heureux font les Peuples Pasteurs, Agriculteurs. C'est la multiplication des signes indicatifs des Richesses, qui produit le Luxe, qui rompt l'équilibre des signes & des choses, & qui cause à la longue les malheurs de l'Humanité. La Fable du Chien, qui suit l'ombre pour le Corps, n'est autre qu'une Satire continue des mortels. Je suppose que les Richesses réelles de telle Ville soient équivalentes a 100000. Louis & que par conséquent châque cent milliême partie de ces Biens valent un Louis, qu'arrivera-t-il? Le Riche n'aura garde d'aquérir par son travail les Richesses réelles, de labourer la Terre, de planter les Arbres, &c. Il se procurera par l'adresse, le génie, l'expérience, l'avarice, des Richesses superflûes de fiction; il en absorbera des Richesses réelles infiniment au-delà de son nécessaire. L'équilibre se rompra dès lors; le Laboureur, seul vraiment utile, sera obligé de

vendre son Blé au même prix pour paier les Taxes.

Tous les Ouvriers de main se ressentiront de cet inconvenient ; enfin toutes les Richesses de fiction parviendront entre les mains des grands & des riches ; tous les bas états seront foulés : L'Ame des Peuples s'avilira insensiblement ; l'Esclavage triomphera ; plus de liberté , plus de vertus. Mais des besoins de cupidité , sans cesse renaissans , la véritable voie de gagner sa vie paroitra trop longue , trop fatigante ; les Ames basses se multiplieront ; on tirera par des lachetés quelques signes de Richesses des Puissans : Les Flateurs , les Poëtes , les Savans s'éleveront en foule ; les Arts , come dit mon cher Concitoïen Rousseau , *seront lucratifs en raison inverse de leur utilité* ; Voila à l'Histoire du Luxe. L'Univers est en grand ce que l'Espagne est en petit. Ce Roïaume est tombé dans la misère avec l'or de l'Amérique & y a plongé concurremment avec d'autres sources de ces faux biens , tous les Peuples de la Terre. Enfin les choses en viendront à un point , qu'on dira froidement ; *Tout est bien, il n'y a point de malheureux. Ceux qui ont moins de plaisirs les sentent plus vivement , & d'autres gentilleffes pareilles.* Laissons parler les petites Ames & contemplant dans la gra-

dation du Luxe , la gradation des Malheurs & des Vices des Hommes , gémissons en Cosmopolites ; éforçons nous d'atendrir ces Ames de bronze, ces infames *Crésus*, qui n'ont garde d'aproson-dir de tels Mistères. Généreux *Rouffseau*, tu portes dans ton noble Cœur toute l'Humanité ; tu es acablé du poids de nos misères. Hélas ! Je t'imite par la sensibilité, si ce n'est par les talens, & quand je vois tant d'Infortunés & de Pauvres, pour une poignée de Riches & de Grands, je voudrois qu'ils n'eussent qu'une Tête & accomplir le vœu de *Néron*.

Mr. de *Voltaire* dit dans un endroit, que le Luxe est un mot vuide de sens ; qu'ainsi l'on accusa de moleste, le premier qui fit usage de Sabots : Si ce célèbre Poète avoit le Cœur aussi étendu que l'Esprit, ce seroit le plus beau présent que le Ciel eut fait à la Terre ; mais détruisons ce raisonnement. Qu'une poignée de gens nage dans les superfluités & que le reste ait le nécessaire physique ; il n'y a point de Luxe rigoureusement : Eh ! pourquoi ceux-ci envieroiient ils aux premiers ces moïens d'avilissement & de corruption ! Mais tout change dès qu'une créature souffre, & celui, qui rassasié, renferme le seul Pain qui lui reste à l'aspect de son Frère expirant d'inanition, est un Monstre infame aux yeux

de l'Humanité. C'est pour avoir mal faisi ces idées , qu'on a donné dans tant d'absurdités : On a dit ; qu'importe à cet Homme , que tel autre ait des Galons , des Equipages ? Sans doute il lui importe , s'il ocupe à ces frivolités des bras , qui consomment inutilement les fruits du Laboureur , & renchérissent par cette multitude de bouche les denrées.

Mon Ami *Rousseau* l'a dit avant moi , *le Luxe corrompt également le Pauvre , qui envie , & le Riche qui est envié.* Je ne m'étonne point des apostrophes terribles du Docteur des Chrétiens aux Puissants de ce monde , lui qui connoissoit si bien l'empire de la cupidité , & qui savoit si bien que l'Homme , assés petit pour ne chercher qu'une ombre de gloire individuelle , ne pouvoit cependant s'élever à rien de vraiment grand , qu'en se confondant avec ses Frères.

Il faudroit bien peu connoître le monde , pour ne s'apercevoir par du faux étonant , qui règne chés les Riches. Quel cas fait un Homme qui possède 10000. Liv. de rente de ce Manant , qui apporte dans nos Marchés ses denrées ? S'il jette par hazard les yeux sur lui , qu'il me dise sincérement ce qui se passe dans sa petite Ame ? S'imaginait-il que ce Paisan est un être semblable à lui , & que l'Eternel du haut de son Trône

les regarde des mêmes yeux qu'il regarde un Passerau & un Passerau ?

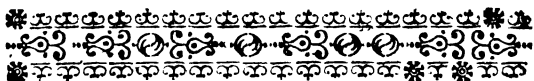
N'outrons rien : L'Humanité peut encor réclamer des Défenseurs. O Genève, ô ma Patrie, je tais par respect les noms de tant de généreux que tes Murs enferment & qui vont dans tant de lieux secrets verser sur des entrailles desséchées, la rosée de leur bénéficence ! Puissiez vous multiplier vos Imitateurs ! O mes Concitoyens ! Banissés ce Monstre qui voudroit vous dévorer, ce Luxe qui empoisonne tout ce qu'il touche & renverse enfin les Etats ! Que l'amour de la Patrie, de la Frugalité, du Travail, vous distingue come autrefois. Fondés sur ces Vertus les prétensions de votre Orgueil & non sur le brillant d'un extérieur qui n'est pas vous.

Restés, autant qu'il est en vous, dans vos Murs. N'allés point dans des Monarchies étrangères prendre cet Esprit de fausse gloire, & n'envoies point vos Enfants y puiser des Ames de Mercenaires au lieu de celles de Patriotes. Elargissés vous mon Cœur, & pleurés en Cosmopolite les malheurs de tant de Peuples que la Guerre foule sans cesse. Princes, aprenés que vos Peuples ne sont pas vos Esclaves, & que vous n'êtes, pour me servir d'une expression du Roi de Prusse, que les premiers Domestiques de vos Sujets.

Chers voisins ; *Suisses* : Amis vigoureux de la liberté , conservés toujours vos sentimens ! Que *Morat* vous aprenne que le Luxe & la puissance tombent devant le férocé Montagnard : Et vous enfin , Républiques de la Terre , aiés toujours présent à l'Esprit cet Oracle d'un Législateur fameux ,

*Les Monarchies finissent par la pauvreté ;
les Républiques par le Luxe.*





M E M O I R E S

D E S E T Y.

XLIV. L E T T R E.

Mis FANY W. à Ladi d'HARLINGTON.

Londres ce 10. Avril.

LE plaisir que j'ai ressenti , ma chérissime *Henriette* , en recevant vos trois Epitres , font de ces sentimens que le Cœur sent , mais qu'il n'appartient point d'exprimer. Outre la satisfaction toujours infinie de recevoir de vos nouvelles , ma petite curiosité s'est trouvée satisfaite , car j'avoüe que j'en ai eü souvent à votre sujet. L'on m'avoit bien appris qu'un jeune *François* avoit été d'un certain bien avec l'aimable Lady d'*Harlington* ; mais come on y avoit ajouté , qu'il avoit quité l'*Angleterre* avec Mis *Sara* , je n'avois pas suposé qu'un Amant assez heureux pour n'être pas indiférent à ma charmante Amie , auroit sù briser sa chaine. Toutes ces choses mettoient dans la Cerveille de votre petite *Fany* une envie prodigieuse de savoir

un peu l'histoire de ce Cœur, qui lui étoit si cher ; mais une discretion, dont je ne me serois pas crüe capable, m'a empêché de vous faire jamais aucune question. M'en voilà bien récompensée ! Je suis, d'honneur, presque charmée de la perfidie du Vicomte, puis qu'elle m'a procuré la preuve la plus flateuse de votre Amitié & la plus jolie Histoire du monde. Vous l'avouerez je cependant Ladi ? Loin de vous plaindre, vos Mémoires m'ont fait envier votre bonheur. Avoir un Epoux, qui nous ordonne de chérir le plus charmant des Homes ! Mais c'est une trouvaille & l'on devroit envoyer tous les Maris à l'Ecole de votre Lord d'Harlington, que j'aime à la fureur.

Oui Ladi, je ne plaifante point ! Le petit arrangement, que vous aviés formé, me paroît admirable, & je suis au désespoir, qu'il n'ait pû toujours durer. Cette Mis Sara me chifone : Etoit ce à elle de troubler vôte bonheur ? Finissés moi vite, je vous en conjure, vos amours ; je m'y intèresse autant que je vous aime ; pourriés vous ne pas être persuadée, que c'est tout dire ?

Je ne veux point dire, quel éfèt ont fait vos charmantes Epitres ; peut-être ne me continueriés vous pas vos aventures : Tout

ce que je peux vous assurer , c'est que je suis chaque jour plus contente du Lord *Hali-fax* ; la sincérité de son Caractère me charme ; il me semble que je ne pourrai qu'être heureuse avec un Home , qui pense assez bien , pour penser ouvertement : Nos Contrac̄ts ne sont cependant pas encore signés , & j'avoüe qu'un Billet anonime , que je trouvai sous ma Toilette me l'a fait reculer : Le voici :

„ Je prends trop d'intèrèt à votre bon-
 „ heur pour vous laisser acomplir l'Himen,
 „ où vôtre dépit va vous porter : Vous
 „ croiés *Stafford* le plus coupable des Ho-
 „ mes , & il est le plus à plaindre , parce
 „ que , ne pouvant vous estimer , il vous
 „ aime , il vous adore encore : Une in-
 „ trigue trop criminelle est la seule cause
 „ de ses procedés ; sa hauteur l'éloigne
 „ d'un éclaircissement , que vôtre fierté
 „ vous empêche de demander ; mais pre-
 „ nés garde , aimable Mis , de ne pas sacri-
 „ fier à vôtre Vanité un Home , qui n'est
 „ coupable que pour vous trop aimer. Que
 „ ne puis je m'expliquer d'avantage ? Ne
 „ montrés pas ce Billet ; on fauroit se van-
 „ ger de vôtre indiscretion ; mais s'il n'est
 „ vù que de vous , le plus sincère de vos
 „ Amis tachera de se faire connoitre par
 „ des services plus essentiels.

Je balançai long-tems , quel usage je ferois de cet anonime , mais l'espérance de lui voir accomplir sa promesse , m'engagea à le copier & à le bruler sur le champ. Je montrai ma Copie à mon Père , qui me conseilla de n'y faire aucune attention , mais il ne put dissiper l'impression , qu'il m'avoit causé. Je ne veux point le dissimuler à ma chérissime Amie ; j'aime encore l'ingrat *Stafford* , & je sens , que je ferois au désespoir , si je reconnoissons trop tard sa fidélité . . . mais peut-il en avoir ? Non ! Son Crime est averé : Oublions le & ne me parlés plus en faveur du parjure.

Nous n'avons de nouvelles , que le Mariage du Lord *Vishon* , qui , à 60. ans , s'est avisé de chercher au fond de la Province le Phœnix des Femmes , c'est le nom , qu'il donne à son Epouse , qui peut le mériter. C'est une grosse Beauté , qui avoüe 30. ans ; je ne suis pas faite pour être son Batistère. J'accompagnai Miladi & *Charlotte* chez elle hier ; elle nous reçut d'un air plus respectueux que poli ; nous acabla de louanges , ne se laissa point d'admirer les yeux noirs de ma Sœur , & mon Teint. Nos charmes tinrent pendant une Heure le propos , & come rarement c'est celui des Femmes , j'aurois soupçonné Lady *Vishon* de n'être pas de ce Sexe , sans l'a-

76
 ce que je peux vous assurer
 chaque jour plus content
 ; la sincérité de son
 harme ; il me semble qu'
 u'être heureuse avec un
 ffez bien , pour penser que
 Contrats ne sont cependant
 nés , & j'avoüe qu'un
 ue je trouvai sous ma
 eculer : Le voici :

» Je prends trop d'in
 heur pour vous laisser
 où votre dépit va v
 croiés *Stafford* le plus
 mes , & il est le plus
 que, ne pouvant vo
 aime , il vous adore
 trigue trop criminelle
 de ses procédés ;
 d'un éclaircissement
 vous empêche de d
 nés garde, aimable
 fier à votre Vanité
 coupable que pour
 ne puis je m'expliq
 montrés pas ce Bil
 ger de votre
 vû que de
 Amis
 de

mais pour achever mon contentement faudroit deux Femmes aimables ; *Stafford* ou *Halifax* & le Lord ; mais trouveroit-il quelqu'un, qui compensa de la perte de sa chère épouse, chère *Henriette* ; Je le juge difficile, cœur, qui sent bien que rien ne peut le remplacer & que lors qu'on aime on doit l'aimer & l'aimer toujours.

F A N Y W.

V. LETTRE

ARLINGTONHON à *Mis FANY W.*
Oxford le 15. Avril.

Monsieur que j'ai ressenti, aimable *Fany*, en recevant votre Lettre, n'a été entièrement pur, en m'apprenant, combien peu mes sollicitations ont eu d'effet contre le Lord *d'Halifax*. Est-ce que, que connoissant la tendresse que vous avez eue encore pour *Stafford*, vous pouvez sans peine un Himen, où je ne serois que des chagrins pour vous ? Le Lord n'est point infidèle ; n'en doutez pas, quelques faux rapports l'ont-

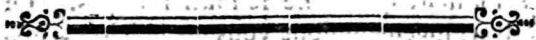
mour prodigieux, que son Epoux a pour elle. Le Lord *Viffon* répétoit les éloges, que sa Femme nous donoit & les lui réfléchissoit. J'avoûe que la Comédie m'amusa au parfait; Halifax lança mille plaisanteries, dont aucun de nos Tourtereaux ne s'aperçût. Une telle distraction ne me surprend point dans des Amans de leur âge: L'amour, à nôtre âge, est une chose si dépendante de nôtre Etre, qu'on y donne peu d'attention; mais come à 60. ans cette passion n'est plus que dans l'imagination, elle a besoin de toute son activité pour se soutenir.

Que nôtre *Sety* me cause d'inquiétudes! C'est une chose désagréable que d'aimer des personnes vertueuses, elles nous font mille chagrins, sans qu'on aie le plaisir de les blâmer. Je voudrois lui vouloir du mal d'exposer sa santé, & ce qu'elle doit à *Mistris Blère* m'en empêche. Je fais sincèrement des Vœux pour la guérison de cette bone Femme, pour revoit enfin mes deux chères Amies, sans lesquelles je ne puis plus vivre absolument.

Je m'intèresse aussi à ce Lord *Betford*; c'est un joli Home avec sa générosité & il mérite bien l'aimable *Looly*. Je voudrois voir mon *Henriette*, l'Epouse de *Marville*, *Sety* de *Betford* & *Fany*. . . Je

ne fais ; mais pour achever mon contentement, il me faudroit deux Femmes aimables pour *Stafford* ou *Halifax* & le Lord d'*Harlington* ; mais trouveroit-il quelqu'un, qui le recompensa de la perte de sa chère Ladi ? Non, chère *Henriette* ; Je le juge d'après mon cœur, qui sent bien que rien ne sauroit la remplacer & que lors qu'on la conoit, l'on doit l'aimer & l'aimer toujours.

F A N Y W.



X L V. L E T T R E

Ladi d'HARLINGTON à Mis FANY W.
Oxford le 15. Avril.

LE plaisir que j'ai ressenti, aimable *Fanny*, en recevant votre Lettre, n'a point été entièrement pur, en m'apercevant, combien peu mes sollicitations faisoient d'effet contre le Lord d'*Halifax*. Est il possible, que connoissant la tendresse que vous sentés encore pour *Stafford*, vous puissés conclure sans peine un Himen, où je ne prévois que des chagrins pour vous ? Le Vicomte n'est point infidèle ; n'en doutés pas, la Jalousie & quelques faux rapports l'ont

brouillé avec sa chère *Fany*. Mais l'amour seul fait son crime ; mérite-t-il d'en être si cruellement puni ! J'espère toujours encore que quelque heureux événement vous racommodera ; mais craignés de vous soustraire aux faveurs du Destin.

La peine que je me suis faite , en vous avouant mes foiblesses, est bien récompensée par le plaisir que ma chère *Mis* a trouvé dans un récit, qui n'a d'intéressant que l'es-pèce d'uniformité qu'il y a entre nôtre fort. Je souhaite qu'elle ne se soutienne pas. Le joli arrangement dont vous me félicités, m'a couté trop de larmes , pour souhaiter jamais à l'aimable *Fany* un plaisir pareil. Je vous ai promis, dans ma dernière, de vous faire voire quelques Lettres du Chevalier ; mais je me contenterai des deux dernières, que nous nous sômes écrites. Revenons pour cela à son projet d'enlèvement.

Marville , qui m'écrivoit très fréquemment , sembloit se promettre le plus heureux succès de son projet & me marqua enfin , que le jour étoit fixé pour mener *Sara* à la rencontre de son Amant , & qu'aussitôt qu'il auroit assuré le bonheur de son Ami , il viendrait faire le sien , en m'assurant à mes pieds de sa tendresse. J'ai déjà décrit à *Fany* l'ennui que me causoit son absence ; jugés de mon impatience de revoir un Ami ,
qui

qui chaque instant me devenoit plus cher. J'en comptois en vain les instans, lors qu'on nous écrivit de *Londres*, que *Marville* avoit enlevé *Mis Sara*, mais que les Parens l'ayant poursuivi à tems, les avoient atrapés à la première Journée; qu'on avoit forcé la belle, la même nuit, d'épouser celui qui lui étoit destiné & quil l'avoit conduite au fond de sa Province; qu'on ignoroit ce qu'étoit devenu le Chevalier; qu'on avoit fourdement débité, que pour éviter l'éclat, la Famille de *Sara* l'avoit fait périr secrettement.

Ce fut à une des *Mis S. F.* qu'on envoie cette nouvelle. Elle la lût sans précaution, mais je n'en atendis pas la fin: Une paleur mortelle couvrit mon Visage, & je perdis toute connoissance. L'on m'emporta sur le champ: Envain tacha-t-on de me faire revenir. Je restai 3. heures sans doner aucun signe de vie; mon Epoux, qu'on avoit fait chercher, étoit d'ésespéré de mon état, d'autant plus dangereux, que me trouvant au comencement d'une grossesse, l'on craignoit des accidens plus facheux. Il gronda *Mis S. F.* conoissant ma liaison avec *Marville & Sara*, de m'avoir anoncé si brusquement cette triste nouvelle.

Les soins qu'on prit d'éviter les suites de mon émotion furent inutiles. Je fis une

fausse Couche, qui me mit à deux doigts du tombeau. L'extrême foiblesse dans laquelle je tombai me sauva peut être la vie, en me rendant incapable de m'occuper du sujet de ma douleur. Je restai deux mois sans quitter le lit, dont mon Epoux n'abandonnoit pas le chevet. Il avoit défendu qu'on me reparlat de l'aventure de *Marville*, & je n'osois en demander des nouvelles, honteuse d'avoir fait découvrir, combien je m'y interroffois. Les soins & la douleur du Lord d'*Harlingthon* me touchèrent & quoi que ma Vertu ne se reprocha rien à son égard, mon Cœur se trouvoit ingrat de n'être pas à lui entièrement. La belle Saison finie, Milord me ramena à *Londres*, espérant que les plaisirs dissiperoient la mélancolie où j'étois plongée. Près de trois Mois s'étoient écoulés depuis cette nouvelle, que j'étois toujours dans une sombre tristesse, lors qu'on me remit une Lettre dont je crûs reconoitre l'écriture. Jugés de mon émotion, c'étoit celle de mon cher *Marville*, que je comptois au nombre des morts. Je l'ouvris avec précipitation, la voici :

MARVILLE à Lady D'HARLINGTON.

Calaix.

PUIS-JE me flater, que ce sera avec quel que plaisir, que Lady d'*Harlingthon* apprendra des nouvelles d'un Home, que sans doute elle croit, avec toute l'*Angleterre* au nombre des morts? Il a bien falu que je fusse dans une espèce de Tombeau, pour m'empêcher de doner de mes nouvelles à une Amie, dont je conois trop les sentimens, pour oser douter, qu'elle ne se soit interessée à mon sort, qui est peut être d'autant plus triste, que tout *Londres* l'attribue à une inconstance, dont *Marville* ne sera jamais capable. Oûi, belle Henriette, quoique peut être forcé de vous atribuer les malheurs qui m'ont accablés; quoique séparé de vous pour toujors, mon Cœur ne cessera jamais de vous être ataché; & quelle destinée, que la Fortune me prépare, le plaisir de vous aimer, le souvenir des momens, où vous me faisiés espérer quelque retour, vos Lettres, vôtre divin Portrait, feront les seuls plaisirs de ma vie! Puis-je, après cette assurance, vous apprendre de quelle façon j'ai à vous acuser des malheurs de l'infortunée *Sara*? Mais pardonés vous une faute involontaire.

Pourai-je, hélas, ne pas l'excuser, puisque je l'ai dûe à mon bonheur !

Vous savés, chère *Henriette*, que je vous parû crâindre, que l'indiscretion que vous aviés comise envers *Mis Sara* ne renversa nos projets, en donnant des soupçons à ses Parens. Mes Craintes n'étoient que trop bien fondées; ils soupçonèrent, dès cet instant, une partie de ses desseins, en m'en croiant le Héros. Comé cependant ils n'avoient aucun droit sur elle, ils se contentèrent d'épier en secret sa Conduite, sans lui laisser apercevoir leur soupçon. Cette feinte leur réussit; le peu d'attention qu'on paroïssoit faire à nos vûes nous rendit moins circonspects: *Sara* aficha qu'elle vouloit venir vous joindre, & que je l'accompagne-rois. Personne ne s'y opôsa, & nous partimes avec les plus belles espérances; mais à peine fûmes nous à une Journée de *Londres*, que 6. Hommes ataquèrent nôtre Chaise: Je sautai à mes pistolets & me defendis quelque tems; mais un coup me passant à travers le Corps, je tombai sans conoissance. Je me trouvai, en revenant à moi, dans une Litière, qu'on arrêtoit de tems en tems, pour panser ma blessure & me doner quelques Bouillons. Je marchai ainsi 6. Jours, sans que je puisse comprendre coment la force de mon tempéramment conserva ma Vie.

En arrivant dans un vieux Chateau, l'on me transporta dans une Tour assez proprement meublée, où je fus mis au Lit & soigné avec tous les soins imaginables, sans pouvoir tirer de ceux qui m'environnoient le nom de mes Bienfaiteurs. Les inquiétudes, où une si singulière Avanture me jettoit, l'incertitude du sort de *Sara* & surtout l'absence de mon adorable Lady d'*Harlington*, augmentoient mon mal, & je restai six semaines avant que d'être entièrement rétabli. J'étois servi au mieux; mais enfermé à plusieurs Clés. L'on me donnoit des Livres, mais ni encre ni papier. Je passai cette vie durant six Mois, dans la plus affreuse mélancolie, lorsqu'un jour je vis entrer le Duc de S. Les amitiés qu'il m'avoit toujours témoignéés m'auroient fait envisager sa présence come un bon augure, si je ne m'étois pas sù coupable de l'enlèvement de *Sara*; mais ne l'envisageant dans cet instant, que come le Chef d'une Famille, que j'avois si vivement ofensée, je me crû perdu. Le Duc m'aborda très civilement, en me demandant, coment je me trouvois de mes blessures; & s'il me manquoit quelque chose dans ma Solitude? Je le remerciai en le conjurant de m'apprendre, si c'étoit à ses bontés, que je devois tous les soins, qu'on avoit pris de ma guérison. Je serois charmé,

Chevalier, me repondit-il en souriant, que vous en fussiez satisfait; mais comment vous trouvez vous de cette demeure? Consentiriez vous facilement à y passer votre Vie? Cette idée me fit frémir; oubliant dans cet instant ma fierté naturelle, pour ne songer qu'à l'affreux sort de passer la Vie dans une Prison, je me jettai aux pieds du Duc. J'ai mérité peut être, Milord, lui dis-je cette punition, pour avoir abusé des bontés d'une Famille illustre, en enlevant Mis Sara; mais si l'amitié & le repentir peuvent rendre une action excusable, pardonnez la moi & laissez moi sortir de cette Tour, où l'ennui me feroit bientôt perdre la Vie. Le Duc me releva & m'embrassant avec bonté, je fais tout, me dit-il; si çavoit été pour lui, que *Marville* eût enlevé *Sara*, nous n'aurions pas été fort irrités; mais il me sembloit que nous avions assez d'amitié pour vous, pour ne pas être exposés à nous voir sacrifiés à d'autres Amis. Vous êtes libre, Chevalier, mais à condition, que vous me promettiez de ne jamais révéler le fond de cette Avanture, & de quitter l'Angleterre: C'est votre propre salut qui m'engage à cette dernière prière; les autres Parens de *Sara* ont juré votre perte. Quittez nous pour conserver un Home, qui nous est cher.

Confus des bontés du Duc, j'emploiai les plus fortes expressions pour l'en remercier, & lui fis toutes les promesses, qu'il exigea de moi : Je fortis sur le champ ; une Chaise m'attendoit.

J'aurois craint de vous exposer en remettant quelque Lettre au Domestique du Duc, mais mon premier soin en arrivant à *Calaix*, a été d'affurer mon adorable *Henriette*, qu'en partant je lui laisse un Cœur, qui ne brulera ni ne vivra jamais que pour elle.

Je ne vous reverrai plus, idée terrible ! Ai-je pû tracer cette Phrase ? Ah cher Ladi ! Quelle différence de nôtre sort à celui que je croïois m'attendre, lors que je vins en cette Terre fatale ? Si mes espérances avoient été réalisées, *Henriette* seroit à moi & je n'en serois pas séparé pour toujours ; je ne lui dirois pas un Adieu, qui va me couter tant de larmes. Mais vains regrets ! Nous sommes séparés ; vous ne verrez plus vôtre tendre *Marville* ! Y penserés vous du moins quelquefois ? Chère *Ladi* ! Oublierés vous entièrement le plus malheureux des Homes ? Faites le si mon souvenir peut troubler vôtre tranquillité ; je la préfère à mon bonheur : Vivés heureuse avec un Epoux, qui mérite sa félicité, & songés que le triste *Marville* a perdu toute la sienne. Adieu ! trop chère *Henriette* ! C'est peut être pour toujours.

Adieu ! je n'ose pas vous prier de vous souvenir de moi & je ne puis le faire de m'oublier ; l'Idée d'exister dans vôtre souvenir étant l'unique consolation , qui reste au malheureux mais fidele

MARVILLE.

Ocupée depuis six Mois à pleurer *Marville* , jugés , aimable *Fany* , quel plaisir je ressentis en aprenant qu'il vivoit encore ; l'Espoir de le revoir , déjà éteint chez moi , se ralluma , malgré l'éternel Adieu , qu'il me donnoit ; & quoique je sentisse bien , qu'il ne lui convenoit point de revenir en *Angleterre* , je ne pû me refuser à l'espérance que je pourrois l'y revoir encore. Je volai avec ma Lettre dans le Cabinet de mon Epoux , sans me forcer de cacher la joie excessive , qui me transportoit. Milord d'*Harlingthon* acoutumé à me voir plongée dans la Mélancolie , fut surpris de mon air riant. Félicités moi , félicités vous , m'écriai je , en me jettant à son Cou , le Chevalier de *Marville* vit encore ; je viens de recevoir de ses nouvelles. Milord prit ma Lettre en me rendant mes caresses & j'eus le plaisir de le voir s'attendrir autant que moi , sur le sort d'un Home , qui nous étoit presque également cher. Nous déplorames ensemble la funeste nécessité , qui l'alloit condamner à vivre

éloigné de nous & mon Epoux me promit, qu'aussitôt que quelque affaire importante, qu'il avoit à *Londres*, seroit terminée, nous irions le prier de nous faire voir la brillante Capitale des François. Cet espoir m'enchantoit & je me hatai de faire passer dans le cœur de *Marville* toute la joie, qu'il répandoit dans le mien. Voici la Lettre, que je lui répondis.

Ladi HARLINGTON à *MARVILLE*.

Vous seriez, Chevalier, le plus injuste des Homes, de douter un instant de la vivacité de la part que Milord & moi avons pris à la nouvelle du malheureux succès de votre projet. L'idée de votre mort à manqué d'y entraîner une Amie, qui ne pouvoit se résoudre de vous survivre. Si les tendres soins d'un Epoux m'ont garanti du trépas, il n'ont pû dissiper la Mélancolie, où votre perte m'avoit plongée, & qui sans doute auroit bientôt ruiné ma santé, si votre Epitre n'étoit arrivée pour me consoler.

Je ne vous dirai point, quel mouvement elle m'a causé : Je vous aime, *Marville*, je vous ai cru mort ; & elle m'apprend, que vous vivés ; jugés en dès là. Depuis longtems, *Marville* doit conoitre les sentimens d'une Amie, incapable de changer.

Que le détail de ce que vous avés souffert, nous a couté de larmes ! Puissent elles être , cher Chevalier , les dernières , qu'une malheureuse passion vous atire : Oubliés l'*Angleterre* & tous les chagrins , que vous y avés effuiés : Vivés auffi heureux en *France* que vous le mérités : Lorsque vous le ferés , nous viendrons mon Epoux & moi , prendre part à vos plaisirs ; oui , espérons que l'avenir nous rejoindra & que j'aurai le plaisir de vous assurer encore de bouche que *Henriette* ne fauroit cesser d'être.

Vôtre tendre Amie.

Quoique la nouvelle de la vie de *Marville* me redonasse une partie de ma gaieté , l'ennui de son absence , le remord de nourrir une passion si contraire à ce que je devois au plus digne des Epoux , me laissa un fond de sérieux , que rien n'a pû dissiper. *Marville* me répondit , que pour essaier de finir une vie , qui lui étoit insupportable dans mon absence , il avoit pris en main le Comandement d'un Vaissau , qu'il faisoit comander depuis longtems. Come il est presque toujours en mer , nous avons peu de ces nouvelles. Je n'ai pas même voulu lui répon-

dre, craignant de nourrir des sentimens , qui ne sont que trop forts. Depuis un An, je ne fais ce qu'il est devenu & mon Cœur ne peut l'oublier. Quoique ma Vertu n'aie rien à me reprocher vis a vis de mon Epoux, je ne peux me pardonner de partager un Cœur , qu'il mériteroit si bien de posséder en entier.

L'Image de *Marville* ne sauroit m'abandoner, & dans la situation la plus heureuse je me suis rendue par mon dépit & ma jalousie la plus infortunée des Femmes. Puisse ce triste récit vous faire éviter un semblable malheur ! Je me croirois moins à plaindre , si mon infortune peut empêcher , que vous ne soies malheureuse.

Trop occupée de mes interêts , j'ai oublié *Mis Blère* , qui enfin expira hier dans les bras de *Séty* & de *Betford*. La douleur de cette chère Amie est outrée, le Comte emploie tous ses soins pour la consoler par les plus édifiantes représentations. Elle n'écoute ni lui, ni *Souchi* , qui a elle-même besoin de consolations, sa Mère étant assez mal. Toutes ces raisons m'engagent à arracher *Mis Looly* aussi vite que possible à ces tristes objets ; nôtre retour est fixé à trois Jours.

Séty ne veut pas quitter sa chère *Bonne*, qu'elle ne lui aie fait faire des Obsèques magnifiques. J'aurois donc dans peu le plaisir de revoir ma chère *Fany* ! Que mon Cœur s'en félicite & que je me réjouis de lui répéter dans ses bras , que je suis toute à elle !

HENRIETTE D'HARLINGTON.





R E P L I Q U E

*A la Lettre d'un Fribourgeois , insérée dans
le Journal de Novembre.*

Fuïons un vain plaisir , s'il n'est pas légitime,
Malgré le faux éclat dont il est revêtu ;
Plus d'autres ont paré le Crime ,
Plus on doit orner la Vertu.

CE n'est point , *Monsieur* , le vain honneur
de disputer avec vous , qui m'engage à
replier à vôtre Lettre polie. Quand on
réfute son Adversaire avec autant de mo-
deration & de goût , que vous le faites , on
a toujourn du moins l'avantage de mettre le
Lecteur de son côté , si l'on n'a pas celui
d'y mettre la raison. Il seroit à desirer,
que tous les Ecrivains suivissent la sage mé-
thode du célèbre *Locke* : Lorsqu'on pensoit
autrement que lui , il proposoit modeste-
ment ce qui pouvoit apuier son opinion ; si
l'on ne se rendoit pas à ses raisons , & que
celles de son Adversaire ne lui parussent pas
convaincantes , il terminoit la dispute en
lui disant : *Nous demeurerons chacun dans*

notre sentiment & nous n'en serons pas moins Amis. Voilà, *Monsieur*, le cas où nous sommes. Je fais qu'on peut dire de très bonnes choses pour ou contre la Comédie ; je n'en suis point entêté & il s'en faut bien que je me regarde come un Oracle infallible. Je regarde cette Question come une espèce de Problème, dont il convient de chercher la solution, sans prétendre entrainer & subjuguier les Esprits & les Cœurs ; il n'y a que l'Evidence qui ait ce droit & il me semble qu'elle ne se manifeste pas encore pleinement, ni d'un côté, ni d'un autre. La Comédie a des Partisans & des Enemis éclairés :

Les Dieux font pour *César* & *Caton* pour *Pompée*.

Je fais que la Comédie done quelquefois des Préceptes de Vertu & des Exemples de Vice ; que les mœurs de tous les Comédiens ne sont pas pures & peuvent devenir contagieuses ; que l'on y perd un tems & un argent, que l'on pourroit employer plus utilement : Je conviens de ces vérités, mais il faut avouer aussi, que, come on l'a déjà dit, la Comédie peut former le goût, la voix & le geste ; qu'après une occupation sérieuse & pénible, après une étude grave & approfondie, elle peut être un délassement innocent & légitime & que c'est la dispo-

sition du Cœur , qui la rend bone ou mauvaise :

C'est nôtre Cœur , qui fait naitre le crime ,
C'est le Cœur seul qui creuse cet abime
Où séjourne la Volupté.

Yvre des Passions , dont il est la victime ,
L'Home séduit , y perd la liberté
Et dans leurs filets arrêté ,

Des plaisirs criminels les funestes Entraves
Enchainent les Esprits & les rendent esclaves.

Oui , *Monsieur* , un Home dont le Cœur n'est pas déjà gaté , un Home sage & vertueux ne se corrompra point à la représentation d'une Comédie , dont l'Auteur ne s'est rien permis que ce que l'honête Home peut voir & entendre. *L'Avare* , le *Misanthrope* , le *Joueur* , le *Glorieux* , *Mélanide* , *Célie* , la *Mort de César* , *Mérope* , *Athalie* , *Polixéte* , d'autres Tragédies & Comédies , qu'on pourroit citer , ne contiennent certainement rien , qui puisse blesser des Oreilles chastes & des Esprits délicats. Je condanne , ainsi que vous , les Farces , les Jeux de Mots , les Quolibets , les Danses & les Chançons licencieuses & illicites , en un mot , tout ce qui sur le Théâtre peut ofenser les bienséances & la pudeur ; mais pourquoi proscrire un amusement , qui ouvre

nôtre Ame à la compassion & la dispose à soulager les malheureux ; qui peut nous éloigner d'un jeu excessif , où l'on risque sa Fortune , & de ces plaisirs honteux , où l'on risque quelque chose de plus, puisqu'on peut y perdre sa raison , sa réputation , & sa santé ? La Sageffe badine quelquefois avec les Graces & n'en devient que plus aimable ; ce qu'elle ne peut obtenir de nôtre Raison , elle l'obtient de nôtre Folie ; mais il y a des Gens austères , qui voudroient retrancher le Printems de l'Année & nous réduire à un triste Hiver : Cueillons les Fleurs dans leur Saison , & lorsqu'elles se présentent sous nos pas. Hélas ! la Vie est hérissée de tant de Ronces & d'Epines ; elle a tant de jours nébuleux , qu'on ne doit pas nous empêcher de jouir de ces foibles lueurs , de ces raions passagers de Soleil , qui paroissent après l'Orage. .

Laiſſons le triste *Orgon* , que l'ignorance enchaîne
 Condamner sottement *Thalie* & *Melpomène* ;
 De leur aimable Luth , dedaignant les acords ,
 Faire pour le briser , d'inutiles efforts.

Une personne , qui n'est point avide de Richesses ou de Dignités , qui n'est dévorée ni par l'Avarice , ni par l'Ambition , ni par la Volupté , ne peut pas toujours lire ou

écrire : Elle trouve à la Comédie une compagnie agréable ; on s'y réunit quelquefois , pour raisonner sur le bon ou sur le beau ; on étend ses idées & ses connoissances, & on les perfectione par l'examen. Un Auteur illustre écrivoit à un grand Roi : *Vous avés assés fait le César & l'Alexandre ; soïés quelque chose au dessus ; Soïés Salomon ou Titus. Il est tems de vous reposer à l'ombre de vos Lauriers. Soïés le Pacificateur de l'Europe & le Bienfaiteur du Genre-Humain : Faites succéder aux fureur de Mars les aimables Jeux de Thalie ou de Melpomène. **

Rien, Monsieur, n'est plus judicieux que les Réflexions que vous faites : *Un Peuple indépendant, dites vous, veut être persuadé*

G

par

* Quelques Historiens ont raporté , que le Grand Scipion avoit aidé Térence à composer ses Comédies. St. Charles Borromée faisoit représenter à Milan , dont il etoit Archevêque , & le Cardinal de Richelieu a travaillé à plusieurs Tragédies , qu'il fit représenter. Mr. de Fontenelle dit , qu'il faut autant d'esprit & de finesse , pour conduire avec succès une Intrigue & la dénouer , que pour terminer heureusement une Negociation importante. La Comédie suppose une grande étude du Monde & beaucoup de connoissances du Cœur humain , dont il faut sonder la profondeur & développer les replis.

par la Voix de la douceur. Un habile Politique, qui par cette raison, plus que par la crainte, mérita nôtre confiance & contribua beaucoup à terminer nos troubles funestes, crut que la Comédie étoit un moien de reunir les Esprits divisés & de ramener le calme & la paix. Il fit venir ici une Troupe de Comédiens : On raisona moins sur le Gouvernement ; de vaines spéculations, des soupçons & des terreurs chimériques firent place à des observations sur le goût & sur les mœurs. On eut occasion de se voir & de se parler, & l'on ne se regarda plus, que come les Citoyens d'une même Patrie, qui pouvoient se tromper, mais dont les intentions étoient droites & qui alloient au bien de l'Etat par diverses routes.

Un de mes Compatriotes, ajoutés vous, fameux par ses Ecrits & ses Talens, a dit, que l'*Esprit court les rues* de Genève ; mais que le *Bon-Sens s'y rencontre rarement*. C'est peut être une ironie affés fine, mais qui est fondée sur le vrai. Il est certain, qu'il y a peu de Nations, où ce qu'on nomme le Peuple soit plus éclairé que celui de Genève ; *

* L'illustre de *Crcuzas* a comparé avec raison Genève à *Athènes* ; les *Genevois*, ainsi que les *Athéniens*, sont libres & éclairés ; ils aiment les Scien-

c'est une suite & un éfet de la liberté, du calme & de la prospérité dont nous jouissons, graces à la Providence. Tout Peuple, qui dans le fein de la paix, possède le nécessaire & peut par son travail & son industrie aquérir le superflu, se plait à exercer son Génie & à cultiver les Scïences & les Beaux-Arts : *Au jour du bien, use du bien.* Nôtre heureuse situation nous permet de pratiquer cette Maxime du Sage. Un Gouvernement équitable & modéré, un Commerce florissant, les Dentrées à un prix, qui n'est point excessif, une tranquillité, soit au dedans, soit au dehors, qui n'est obscurcie par aucuns nuages; voilà nôtre état : C'est la Providence, qui après la Tempête a fait lever sur nous ce jour ferein & qui nous a fait cet heureux loisir : N'en abusons pas; mais aussi profitons sagement de ces avantages & ne vivons pas come des Anachorettes, ou come un Peuple féroce & sauvage, qui est dénué de tout & qui croupit dans l'ignorance & la pauvreté.

G 2

Sciences & les Beaux-Arts; mais ils sont assés défiants, très jaloux de leurs Droits & Prérogatatives. Ils semblent craindre un mérite supérieur & que ceux qui ont assés de pouvoir pour leur faire du bien, n'en aient assés pour leur faire du mal.

David lui même jouoit de la Harpe , lorsque la bénédiction de Dieu reposoit sur lui ; il le remercioit de ses Bienfaits par le chant & par l'harmonie. Mais quand il fut forcé de prendre la fuite devant le cruel *Saül* ou que le Glaive de l'Ange exterminateur fut levé sur lui & sur ses Sujets , alors il prit garde au jour de l'adversité , & il s'humilia devant Dieu , pour obtenir miséricorde.

Lorsque la Terre ouvroit ses abimes sous les pieds des infortunés Habitans de *Lisbone* & les engloutissoit tout vivans dans ses entrailles , quand la mort sembloit les poursuivre dans leur triste fuite & que leur azile leur servoit de Tombeau ; quand la Guerre sème l'épouvante & répand par tout ses défolations , que les Campagnes sont ravagées , les Villes prises & réduites en cendres ; que la Terre est arrosée du sang de ses malheureux Habitans ; alors les plaisirs les plus innocens seroient hors de place & ridicules , ou plutôt , ce seroit un crime que d'y penser. On ne doit faire entendre que des prières , des pleurs & des gémissemens : *Au jour de l'adversité prends y garde ;* ce seroit être bien aveugle ou bien insensible , que de penser autrement.

Je suis &c.

Genève.

RE.



R E P O N S E

A l'Auteur de la Lettre à Melle CUR. . . .

M O N S I E U R,

Q'entendés-vous je vous prie par les Dames de *Genève*? Etant de ce nombre, c'est une question importante pour moi & qui peut, *Monsieur*, vous être utile, puisque vous en avés une idée qui doit être rectifiée. Permettés moi le zèle avec lequel je l'entreprends; s'il est inconsideré, je ne crains pas de vous prier de l'excuser.

S'il y a des Dames, que l'ignorance, la jalousie & la petitesse d'esprit portent à tourner en ridicule les agrémens les plus vrais, font-elles en affés grand nombre, pour que l'on puisse par elles, doner une idée de la généralité? Je vous le demande. Je suis même surpris que vous *Mon eur*, qui ayant l'honneur de conoitre Melle CUR. . . . lui rendés justice; qui semblés vous apprécier, en payant le tribut à ses charmes, conoissés si fidèlement aussi, une Compagnie de Dames, qui, à en croire vôtre portrait sous entendu, font indignes d'attention, & dont le caractère a dû cependant être observé, pour être

être dépeint. Je ne justifierai point les épithètes cachées que vous donés à ces Dames ; les méritent-elles ? Je n'en fais rien. Je ne défendrai pas non plus ces pauvres victimes de vôtre Esprit contre vos traits : Est-ce à tort qu'elles sont percées ? Je l'ignore encore. Je les conois aussi peu que vous me conoissés ; car me conoitriés-vous ? Je suis membre d'une société assez nombreuse, qui s'assemble tous les Dimanches & quelquefois le Jeudi ; c'est de sa part que je porte à présent la parole. Quelques unes de nous ont eû l'honneur de se trouver en compagnie avec Melle CUR. & de la sienne à la nôtre, n'en ont apporté que son éloge. Les louanges que nous lui donnâmes étoient sincères ; je les crois justes, vous en jugerés. Nous ne nous étions point laissé prévenir jusques à composer à son honneur des Epitres enflées, par des titres supérieurs aux noms des Déeses ; ni jusques à la regarder *comme un animal vilageois, pilier de cabinet, vrai Savantes, qu'il falloit tourner en ridicule* ; ces extrémités sont étranges à la vérité. L'Esprit de parti ne nous animoit point ; nous nous en tinmes à convenir simplement de son mérite, car quoi que *Genevoises*, nous pouvons le distinguer d'avec les aparences : Nous convinmes non seulement de son beau génie

génie , des Talens supérieurs de son Esprit , de sa beauté & des graces dont elle la releve ; mais de plus de la bonté de son caractère , de sa générosité , en un mot de la beauté de son ame , dont la modestie seule peut confondre toute jalousie ; ou plutôt , lui défendre de s'élever : Voilà ce que nous disions de cette admirable Demoiselle. Nous nous entretenons come cela de bien des personnes , de bien des choses , qui méritent attention. La conversation ne remplit pas toutes nos heures ; lorsque le tems est agréable, nous nous promenons un peu ; & dans cette Saison , nous faisons quelques bones lectures , tantôt dans des Livres sérieux , tantôt dans des Livres amufans , & surtout nous parcourons avec plaisir les Journaux : Ils nous instruisent , ils nous récréent ; c'est un Parterre agréable & varié, où nous nous empressons de cueillir des Fleurs ; nous n'y avons point encore senti la Fleur d'épine , & par conséquent nous ne nous étions point piquées en la cueillant. Atirées par l'adresse intéressante de la Lettre, qui done sujet a la mienne , ma comparaison ne se justifia que trop. Nous trouvames de plus , *Monsieur* , que votre manière de dire des politesses & des impolitesse tout à la fois , étoit fort singulière ; que vous aviés pris un tour bien original , mais qu'heureusement pour la per-

fone à qui vous écrivies, vous ne l'aviés pas soutenu iusques au bout, puisque le Vœu que vous faites en vôtre faveur, en priant la Providence de vous mettre un jour en état de lui ôter l'avantage de la mediocrité, dont elle jouit, puisque dis-je, ce Vœu prend son principe dans une idée de vôtre propre fond, au lieu que dans vos idées précédentes, vous n'étiés que l'écho des personnes qui ont doné sujet à vôtre ironie. Mais qu'importe ? Un demi tour à gauche est bientôt fait, pour placer un bon mot ; c'est à lui que Melle CUR... est redevable de cet aveu public de vos intentions, & cela vous fufit.

Après cet article où vous faites mention de la première chose que vous lui trouvés de bien, nous crûmes passer à un second ; cela nous sembloit naturel ; mais point du tout, nous en fumes à la conclusion. Là dessus une jeune Fille, Sœur d'une de mes Amies, s'écria : *Mais, il ne fait mention que d'un bien, & il le lui veut ôter ?* Cette idée dans un Enfant nous fit rire, & nous continuâmes de lire. Nous voici arrivées à cette merveilleuse Recette, qui mérite bien d'être répétée :

„ A présent je vais vous doner une Recette très simple, très courte, & très propre à vous guérir presque radicale-

ment de tous les espèces de ridicule,
 dont vous charge le genre féminin: Fai-
 tes vous arracher un œil, ou même deux,
 si le premier n'opère pas suffisamment.

Après l'avoir lue & relue chacune y do-
 noit une tournure à sa fantaisie. L'une di-
 soit, son but est celui-ci; l'autre disoit son
 but est celui-là; une troisième vouloit qu'el-
 les eussent tort, lors qu'une quatrième dit:
*Mes chères Amies, pour l'honneur de cette Re-
 cette, il seroit à souhaiter qu'un accident l'eût
 mise en essai; il vous auroit surement épargné
 le ridicule d'y chercher du sens ou de l'esprit.* Je
 vous rapporte, Monsieur, les mêmes paroles,
 plutôt de bouche que de cœur; car en vérité
 elles sont un peu trop naïves; mais tel est
 le caractère de nôtre Société. Vous avés
 cependant dû voir, que si l'on y aime à ba-
 diner, l'on aime aussi à rendre justice; &
 après tout, s'il vous plaît malgré nous,
 de nous mettre encore du nombre de ces
 Dames, qui ridiculifent tout, exceptés en
 au moins Melle CUR. . . . que nous esti-
 mons autant que vous l'adorés.

J'ai l'honneur d'être Vôtre &c.

FRANCHE EMILIE.



SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie Roïale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris

LE 15. Novembre passé, l'*Académie Roïale des Inscriptions & Belles-Lettres* tint son Assemblée publique, & comença par la distribution du Prix fondé par Mr. le Comte de CAYLUS. Il étoit double cette Année; aucune des Pièces envoyées pour le concours en 1756. n'ayant paru satisfaisante, l'Académie l'avoit renvoïé, & proposé le même Sujet pour 1757. en anonçant que la Pièce couronnée obtiendrait deux Médailles d'Or, de la Valeur chacune de L. 500. La Question oferte aux Recherches des Savans, étoit*.

Quels sont les Atributs distinctifs, qui caractérisent, dans les Auteurs & sur les Monumens, OSIRIS, ISIS ET ORUS ?

Quelles pourroient être l'origine & les raisons de ces Atributs ?

S'ils avoient tous également raport aux Dogmes de la Religion Egiptienne ?

* Voiez Journ. Helv. de Fév. 1756. p. 238.

S'ils ont éprouvé, soit en Égypte, soit dans les Pays où cette partie du Culte Égyptien s'est introduite, des altérations propres à déterminer à peu près l'âge des Monumens où ils sont représentés ?

Ce Double Prix pour 1756. & 1757. avoit été décerné, dans la précédente Assemblée, à une Dissertation Latine, qui concouroit spécialement avec deux autres, que l'Académie jugeoit très bones; mais elle donna la préférence à la première, qui se trouva avoir pour Auteur, Mr. FREDERIC SAMUEL SCHMIDT, de BERNE en SUISSE.

Ce jeune Savant jouit presque en même tems d'un double Triomphe. Mr. LE BEAU, Secrétaire perpétuel de l'Académie, venoit de lire une autre Dissertation, que Mr. *Schmidt* avoit envoiée à Mr. le Comte de CAYLUS, sur une Colonie Égyptienne établie en *Thrace*; l'Académie s'empressoit de doner des loüanges à l'érudition de l'Auteur, lors qu'à l'ouverture du Bilet, qui désignoit le nom de celui de la Pièce couronnée, on vit, que ces deux Mémoires étoient de la même composition. Les Eloges redoublèrent, sur tout lors que l'Académie aprit que M. *Schmidt* étoit fort jeune; la vaste Erudition qui règne dans les deux Ouvrages que l'on venoit de lire faisoit conjecturer, qu'il étoit dans un âge avancé, & on ne pouvoit se

laisser d'admirer cette Erudition si riche , dès les comencemens de la Carrière de l'Auteur.

La Dissertation qui a remporté le Prix renferme nombre de Figures antiques , desquelles l'Auteur a donné des Explications : Elle n'a point été composée après les Hypothèses des Auteurs modernes , qui ont donné des Eclaircissemens sur les Antiquités Egiptiennes ; mais elle renferme presque en entier de nouvelles Conjectures , dont un grand nombre sont fondées sur la Langue *Cophite* , l'Auteur , come il l'a écrit à des Membres de l'Académie , en a composé un Dictionnaire , qui lui a été très utile dans cette occasion. C'est à l'Etude de la même Langue , qu'il doit la Découverte que les anciens *Thraces* ; étoient des Colonistes Egiptiens , ainsi qu'il l'a prouvé dans le Mémoire dont il est fait mention ci dessus.

Et come les 2. Médailles d'Or envoyées à Mr. *Schmidt* sont les premières, qui aient été distribuées du Prix fondé par Mr. le Comte de CAYLUS , on verra sans doute avec plaisir , que l'on donne ici une idée de la Légende & du Type des Médailles frappées à ce sujet.

D'un côté, on voit à ces Médailles une Couronne de Laurier , à l'entour de laquelle on lit cette Inscription :

PROMOVENDO VETERUM MONUMENTORUM STUDIO.

Au milieu de la Courone , il y a ce qui suit.

AUSPICHS LUDOVICI XV. PRAEMIUM SOLEMNE IN REGIA INSCRIPT. ET HUMAN. LITTER. ACADEMIA CONSTITUTUM ANNO MDCCLIV.

L'autre côté de la Médaille présente la figure d'une Femme, habillée à la Romaine : Elle appuie la Main droite sur une petite Colonne ornée du *Sphinx*, de la *Chouette* & de l'*Aigle*, qui désignent les Antiquités *Egyptiennes*, *Grèques* & *Romaines*, lesquelles feront successivement le Sujet des Prix de cette Fondation. Au haut de la Colonne est placé un Vase, où il y a une Branche de *Palmier*, en imitation des Urnes, que l'on voit souvent sur les Médailles antiques, & qui caractérisent les Victoires remportées dans les Jeux Olympiques ou autres Jeux célèbres parmi les *Grecs*. De la Main gauche cette Figure tient une Courone de *Laurier*.

La Légende est : CERTAMEN OECUMENICUM. Et dans l'Exergue on lit, VICIT F. S. SCHMIDT. ANNO 1756. Cette Médaille est pour le prix qui devoit être ajugé cette Année là. L'autre Médaille est entièrement semblable, & il n'y a de

de différence, que pour l'Année: Elle porte,
ANNO 1757.

Dans cette Séance l'Académie déclara, qu'elle proposoit pour sujet du Prix, qui seroit distribué aux Pâques de 1759. l'examen de cette Question: *Pourquoi la Langue Grèque s'est conservée si long-tems dans sa pureté, tandis que la Langue Latine s'est alterée de si bonne heure?*

On lut ensuite l'Eloge Historique de Mr. le Marquis d'ARGENSON, par Mr. Le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie; une Relation d'un Voïage de Mr. l'Abé BARTHELEMI à Rome, avec la Description des Monumens anciens qu'il y a examinés; la première Partie d'un Mémoire de Mr. FALCONNET sur les fautes échapées par inadvertance aux meilleurs Auteurs Grecs & Latins; une Préface de M. de BOUGAINVILLE, pour être mise à la tête d'un Ouvrage posthume de Mr. FRERET contre la Chronologie de NEWTON. Cet Ouvrage est destiné à servir de suite aux Mémoires de l'Académie, & il paroitra incessamment.

⌘ **A V I S L I T E R A I R E.** ⌘

IL vient de fortir de la Presse un Livre de la composition de Mr. BOIVE ancien Avocat & Maire de *Bevaix*, qui enseigne la Pratique judiciaire de la Principauté de *Neuchâzel & Valangin* : Cet Ouvrage est divisé en deux Parties, dont la première contient un détail succinct des Tribunaux du Pais, de leur autorité ; s'atache aux Fonctions & aux Devoirs des Justiciers, qu'il instruit sur les Elémens de la Jurisprudence pratique. Il comence par les Conventions, les Dispositions & les Actions, & il poursuit, dans la Seconde Partie, les différentes manières de procéder, par où il a occasion de traiter diverses matières de Droit, suivant la Coutume : Il termine son Ouvrage, par la réfutation de quelques Critiques, qui y ont été faites.

Cet Ouvrage nous a paru d'autant plus digne d'éloge, qu'il peut servir également, par sa clarté, à l'instruction de ceux qui, faute d'études, n'ont pas des conoissances dans la Jurisprudence ; & à celle des jeunes gens qui, après avoir fini leurs études Académiques, veulent apprendre le Droit coutumier & s'initier dans la Pratique du Pais : Ils y pourront puiser des principes, qu'ils n'auroient pû acquerir qu'avec beaucoup de peine & d'application.



E P I T R E

*A M. B**.* sur les *Maux de la Vie.*

Surpris de mes plaintes amères
 Tu m'en demandes le sujet ;
Le Monde & ses défauts en font l'unique objet ;
 Je soupire sur ses misères.
 L'Homme jouit de ses Chimères ,
 Voltige d'objet en objet ,
 Sans trouver jamais l'évidence.
De la Vie à la Mort il fait le court trajet
 Sans en mesurer la distance ,
 Et sans s'apercevoir & qu'il sent , & qu'il pense.
 Il met sur ses défauts un Voile ténébreux ;
 Mais hélas ! qu'il est dangereux ,
 D'en éloigner la conoissance !
 Pour dissiper , *Damon* , son aveugle ignorance ,
 Je vai les tracer à tes yeux :
 Toi , dont j'admire la prudence ,
Dans l'âge où les plaisirs n'ont que trop d'influence,
 Tu nous les peindrois beaucoup mieux.

Cléante fait son Dieu de frivoles Richesses
 Il fait , pour en gagner , de criminels efforts !
 Et sans écouter ses remords ,
 Il n'est point d'indignes finesses

Dont il ne meuve les ressorts :
 Croïant étaler ses Tréfors ,
 Il ne montre que ses foibleſſes.

Damis , trop épris des Grandeurs ,
 Veut s'élever ſi haut , qu'il ne puiſſe deſcendre ;
 Et pour mériter les honeurs
 Il croit qu'il ſuſit d'y prétendre.
 Que de Projets remplis d'horreurs
 La Gloire fait-elle entreprendre !

Alexandre & Céſar , pour gagner ſes faveurs ,
 Auroient mis l'Univers en cendre.

Ah ! Craignés d'abuſer du pouvoir ſouverain !
 Au deſſus des Héros , que courone la Gloire ,
 La Vertu doit placer au Temple de Mémoire
 Les Bienfaiteurs du Genre-Humain.

Licas n'aspire qu'aux plaiſirs,
 Son Ame en eſt come alterée ;
 Mais come rien ne peut en fixer la durée ,
 Rien ne peut borner ſes deſirs :
 Ce n'eſt que la molle Pareſſe ,
 Qui nous fait fuir la Volupté ;
 Et l'Home ne doit ſa Sageſſe
 Qu'à la ſeule néceſſité.

Qu'eſt ce donc que la Vie humaine ?
 Un tiffu d'amères douleurs :
 Peu de plaiſirs , beaucoup de peine ,
 Peu de vrai , mais beaucoup d'erreurs.

Le bonheur n'est presque qu'un songe ;
 Le malheur une vérité ,
 Et cét agréable mensonge ,
 Fait seul nôtre félicité.

• • • Du passé la légère image
 Se perd dans le présent qui fuit ;
 Et l'avenir est une nuit ,
 Qu'obscurcit un épais nuage
 Et dans l'instant s'évanouit.

Le Temps est un Torrent rapide
 Qui sur d'affreux débris précipite son cours :
 • De sang & de carnage avide ,
 D'un coup de sa Faux homicide ,
 Il tranche le fil de nos jours.
 Mais loin de nous être contraire ,
 Il nous comble de ses faveurs :
 En terminant nôtre Carrière
 Il termine tous nos malheurs.
 La Mort ne fait qu'ouvrir au Sage
 La route de l'Eternité ;
 Il voit le Port après l'Orage
 Et court à la Félicité.

GENÈVE.

L'H. I.



L' H I V E R

O D E.

TOi dont les Ailes de glaces
 En ramenant les frimats ,
 Font naître les Jeux , les Graces
 En de fortunés Climats ,
 Hiver ! c'est toi que je chante ;
 Souvent ta paix bienfaisante
 Nous a mis la Lyre en main :
 Inspire moi Dieu terrible ;
 Tes Glaçons , ton soufle horrible
 N'ont pour moi rien d'inhumain.

En vain , Mœrtels téméraires ,
 Dans vos injustes Ecrits ,
 Par des images contraires
 Peignés vous ce Dieu des Ris ,
 En vain come un Dieu funeste
 Vôtre fureur le déteste ,
 Et déclame contre lui ;
 Malgré ces foles injures
 Et vos trompeuses peintures
 Son règne bannit l'ennui.

Il est vrai qu'en nos Campagnes

On ne fent plus le Zépher ,
 Et que des blanches Montagnes
 S'est envolé le Plaisir :
 Sur cette Rive chérie ,
 Le tendre Amant de *Clitie*
 Ne darde plus ses raïons ;
 Et dès la naiffante Aurore
 Dans nos Prés l'aimable Flore
 Ne prodigue plus ses dons.

Les Arbres font fans verdure ;
 Les Coteaux fans ornemens :
 Les Bocages fans parure
 Les Vergers fans fruits charmans ;
 Les Ruiffeaux & les Fontaines ,
 Bridés par de dures chaines ,
 Sont arrêtés dans leur cours ;
 Et dans cet azile sombre
Iris ne cherche plus l'ombre
 Pour y chanter ses Amours.

Mais , si de ce Dieu terrible
 L'aspect est si furieux ,
 Et si son haleine horrible
 Répand l'horreur en tous lieux,
 En faisant naître les Glaces ,
 Il ramène sur ces traces
 Mille plaisirs innocens ;
 Pendant son règne agréable
 On a la douceur aimable
 De cultiver ses talens.

Oui, tandis que ta froidure
Tes neiges & tes glaçons
Défigurent la Nature,
Et désolent nos Valons ;
Hiver ! ta main bienfaisante
Come une Corne abondante
Répand par tous tes faveurs ;
Ton redoutable Visage,
Pour les Mortels est un gage
De la naissance des Fleurs.

La Nature se repose
Et prépare nos plaisirs ;
Oui, bientôt le Lis, la Rose,
Viendront combler nos desirs :
Mon œil croit voir l'Hirondelle
Revenir, à tire d'aile,
Nous anoncer le Printems ;
Et sous ce sombre Bocage
Je crois du Pinçon volage
Entendre les doux accens.

L'Hiver, la Terre inutile,
Semble cacher ses travaux ;
Mais une sève subtile
Circule dans ses Canaux ;
A nos besoins attentive
Jamais elle n'est oisive
Et ne suspend ses efforts ;
Sa Main tendre & libérale

Pour nous enrichir étale
La grandeur de ses trésors.

Ainsi , quand d'un voile sombre
La Nuit couvre ces bas Lieux ,
Sous l'épaisseur de son ombre
Le Soleil fuit à nos yeux ;
Mais dissipant le nuage
De ce Voile il se dégage ,
Et le Jour nous est rendu ;
Sa lumière , alors plus pure ,
Rend bientôt à la Nature
L'éclat , qu'elle avoit perdu.

Pour moi , dans la Solitude
J'aime la diversité ,
Et je trouve dans l'Etude ,
L'unique félicité.
D'autres mettent leurs délices
Dans la pratique des Vices ,
Qui rend le Cœur abatu ;
Quoi qu'*Epicure* décide
Il n'est de bonheur solide
Que dans la seule Vertu.

Tout passe elle est éternelle ;
L'Eté succède au Printems ;
Mais la Vertu du Fidèle
Le soutient dans tous les tems.

L'Éclair menace sa tête ;
La Foudre ni la tempête
Ne peuvent point l'ébranler ;
Et ferme dans son azile ,
Il verroit d'un œil tranquile
Le Monde entier s'écrouler.

L'Eté , la Guerre implacable
Arbore ses étendarts ;
Et sa marche formidable
De morts jonche les remparts ;
L'Hiver le Soldat respire ;
Sous un plus heureux empire
Il jouit de ses travaux.
Mais , *Frédéric* intrépide ,
Ne prenant que *Mars* pour Guide ,
Vole à des Exploits nouveaux !

Prince , arrête ! La Victoire
Se plait à suivre tes pas ;
Mais la véritable Gloire
Soupire au bruit des Combats :
Suspens , *Grand-Roi* , ton tonnerre !
Done la paix à la Terre :
Son bonheur est dans ta main ;
Que *Minerve* te rapelle ;
Des Princes fois le Modèle ,
Et l'Amour du Genre-humain.

T A B L E.

D iscours où l'on montre pourquoi les Hommes croient ou ne croient pas en Jésus-Christ.	3
Tableau du vrai Théologien.	13
Indices de Maladie ou même de Mort spirituelle.	17
Aux Journalistes sur la Solitude.	21
Troisième Lettre sur les précautions à prendre en faveur d'une Famille.	36
Réflexions sur les Nouvelles Académiques de Besançon.	48
Suite des Réflexions détachées sur le Luxe.	66
Mémoires de Séty.	74
Replique à la Lettre d'un Fribourgeois insérée dans le Journal de Novembre.	93
Réponse à l'Auteur de la Lettre à Melle Cur**.	108
Séance Publique de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres de Paris.	105
AVIS Littéraire.	110
Épître à M. B** sur les maux de la Vie.	112
L'Hiver Ode.	115

UN accident survenu dans l'Imprimerie de ce Journal a empêché que ce Mois n'ait paru aussi tôt, qu'on se l'étoit proposé; mais on fera en sorte à l'avenir, que cet Ouvrage sorte toujours de la Presse dans les 8. premiers jours du Mois.